

VITRINE

Le magazine de l'Agence de presse sénégalaise

**"SEMBÈNE, L'HÉRITAGE D'UN PROPHÈTE
AFRICAIN DU SEPTIÈME ART"**

**"CINÉMA SÉNÉGALAIS. RADIOSCOPIE
D'UNE SUCCESS-SÉRIES"**

DOSSIER EN VITRINE

**"FESNAC 2024,
LES PROMESSES D'UNE
COMMUNION NATIONALE"**

Mensuel N° 006 - Janvier 2024 | Prix : 1.000 FCFA



DÉLÉGATION GÉNÉRALE
À L'ENTREPRENARIAT RAPIDE
DES FEMMES ET DES JEUNES

Chiffres Clés

de 2018 à décembre 2023



251 303

bénéficiaires directs
de crédits au niveau
national



543 229

crédits octroyés



12 761

bénéficiaires formés



10 664

entreprises
immatriculées



125
Milliards CFA

financés en faveur
des entrepreneurs



1 862

entreprises assistés
techniquement



560
Startups

accompagnées dont



300
financées



www.der.sn



NOTE DE L'ÉDITEUR

VOTRE MAGAZINE VITRINE N'ÉTAIT PLUS PARU DEPUIS UN BON MOMENT MAINTENANT, LA FAUTE À UN CALENDRIER PARTICULIÈREMENT EMBOUTEILLÉ. POUR DONNER UN EXEMPLE SIMPLE PARMI TANT D'AUTRES, IL Y A EU LE MAGAL DE TOUBA, EN SEPTEMBRE DERNIER, PUIS LE GAMOU, À LA FIN DU MÊME MOIS, À ENVIRON TROIS SEMAINES D'INTERVALLE.

DE PAR NOTRE LIGNE QUI NOUS OBLIGE À PARLER EN PROFONDEUR DES SUJETS IMPORTANTS POUR LA NATION, ET SI POSSIBLE DE MANIÈRE ORIGINALE, NOUS ÉTIIONS TENUS DE NOUS DÉPLOYER DE TOUTE NOTRE ÉNERGIE, D'UTILISER TOUTES NOS FORCES POUR RENDRE COMPTE DE CES DEUX ÉVÈNEMENTS – LE GAMOU ET LE MAGAL – DONT L'IMPORTANCE N'EST PLUS À DÉMONTRER AU REGARD DE LEUR IMPACT SUR LA VIE SOCIALE ET ÉCONOMIQUE DU PAYS.

IL N'EST PAS QUESTION DE VERSER DANS L'AUTO-SATISFACTION, MAIS NOUS AVONS ESSAYÉ DE FAIRE DE NOTRE MIEUX À TRAVERS DES NUMÉROS SPÉCIAUX CONSACRÉS À CES DEUX ÉVÈNEMENTS MAJEURS. LES PRODUITS MIS À DISPOSITION DE NOS LECTEURS SEMBLANT AVOIR ÉTÉ BIEN APPRÉCIÉS, SELON DES RETOURS QU'ON EN A EUS. BIEN SÛR QUE TOUT N'EST PAS PARFAIT, QUE BIEN DES CHOSES DANS CE QUE NOUS AVONS FAIT PEUVENT ÊTRE AMÉLIORÉES, MAIS L'AMBITION DE FAIRE PLUS ET MIEUX RESTERA LE MOTEUR DE NOS PROCHAINS NUMÉROS.

C'EST L'ENGAGEMENT QUE NOUS PRENONS, L'ÉQUIPE DE VITRINE APPUYÉE PAR TOUTE LA RÉDACTION DE L'APS, AVEC À SA TÊTE LE DIRECTEUR DE L'INFORMATION ET DES CONTENUS, AU MOMENT DE METTRE SUR LE MARCHÉ LE NUMÉRO QUE VOUS TENEZ ENTRE VOS MAINS.

CE NOUVEAU NUMÉRO PORTE D'ABORD SUR LE FESNAC, LE FESTIVAL NATIONAL DES ARTS ET DE LA CULTURE DONT LA NOUVELLE ÉDITION S'EST TENUE À FATICK, DU 9 AU 12 JANVIER 2024.

UNE BONNE PORTE D'ENTRÉE POUR EXPLORER UN DOMAINE QUE NOUS AVONS DEPUIS LONGTEMPS ENVIE D'ABORDER, AVEC VOUS, POUR VOUS : C'EST LA CULTURE, LE CINÉMA, UN SECTEUR QUI BOUGE SANS CONTESTE AU SÉNÉGAL.

DIRE CELA NE SIGNIFIE PAS SE LIMITER À ÉNUMÉRER AVEC FIERTÉ LES PRIX IMPORTANTS – C'EST LE CAS DE LE DIRE – REMPORTÉS CES DERNIÈRES ANNÉES PAR DES FILMS SÉNÉGALAIS DANS DES FESTIVALS INTERNATIONAUX COMME LE FES-



PACO, LA GRAND-MESSE DU CINÉMA AFRICAIN À OUAGADOUGOU. CE QUI N'EST PAS SI MAL EN TERMES DE PRESTIGE ENGRANGÉ PAR LE PAYS.

LE PROPOS N'EST PAS DE DÉVALORISER CELA. C'EST SURTOUT QU'IL NOUS A PARU IMPORTANT DE METTRE EN EXERGUE UNE VAGUE DE FOND SE TRADUISANT PAR UN ESSOR SANS PRÉCÉDENT DES SÉRIES SÉNÉGALAISES, AU POINT SANS DOUTE DE SUPPLANTER LES TÉLÉNOVELAS, SI INCONTOURNABLES DANS LES TÉLÉVISIONS AFRICAINES DEPUIS QUELQUES ANNÉES.

L'AMBITION DE VITRINE EST DE VOUS DONNER LES CLÉS DE LECTURE DE CETTE NOUVELLE TENDANCE, DONT L'UNE DES VERTUS EST DE RAPPELER, AU MINIMUM, QUE LE SÉNÉGAL A ÉTÉ UN GRAND PAYS DE CINÉMA, SOUS LA HOULETTE DE PRÉCURSEURS TELS QUE SEMBÈNE OUSMANE, « L'AÎNÉ DES ANCIENS » DONT ON A CÉLÉBRÉ CETTE ANNÉE LE CENTENAIRE DE LA NAISSANCE.

BONNE LECTURE !



APS HEBDO



CONTACT

+221 77 - 280 - 95 - 95



DISPONIBLE CHAQUE LUNDI

SOMMAIRE

03 NOTE DE L'ÉDITEUR

06 DOSSIER EN VITRINE

06 FOCUS SUR LE FESNAC 2024
Les esprits du Sine en renfort de la cohésion nationale



07 SENS ET PORTEE DU FESNAC
Un festival pour vivifier la nation



08 IBRAHIMA WANE - PROFESSEUR ASSIMILÉ À L'UNIVERSITÉ CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR
" Il faut des synergies et des cohérences pour réussir une politique culturelle "



10 SERIES SENEGALAISES
Les clés du succès d'un secteur en plein essor



14 TRAJECTOIRES DE PRODUCTEURS
Trois profils croisés pour une commune passion



16 TRIBUNE DES EXPERTS

16 ALIOUNE NDIAYE, JOURNALISTE, FONDATEUR DE « PIKINI PRODUCTION »
"J'ai tendance à penser que les séries ne vont pas passer de mode"



20 REPÈRES

20 CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE "L'AÎNÉ DES ANCIENS"

Sembène Ousmane, prophète partout en Afrique



24 ÉCLAIRAGE

Samba Gadjigo, biographe : « Sembène est aujourd'hui un nom familial, mais il faut maintenant aller au-delà de la légende »



26 DÉMARRAGE DE LA DOUZIÈME ÉDITION DU FESNAC À FATICK

Hommage coloré du monde de la culture à Macky Sall



27 Héroïne du dernier long métrage de Sembène Fatoumata Coulibaly, le personnage et le combat



30 CARNET DU PAYS

30 DISTRIBUTION CINÉMATOGRAPHIQUE
De nouvelles salles dakaroises ramènent la lumière



FOCUS SUR LE FESNAC 2024

LES ESPRITS DU SINE EN RENFORT DE LA COHÉSION NATIONALE

La région de Fatick a sonné la mobilisation pour la réussite de l'édition 2024 du Festival national des arts et de la culture (Fesnac) qu'elle abrite du 8 au 12 janvier, avec l'ambition de faire d'une pierre deux coups, en relevant le défi de l'organisation et de la participation.



12^e édition du Festival National des Arts et de la Culture (FESNAC)

La région de Fatick a sonné la mobilisation pour la réussite de l'édition 2024 du Festival national des arts et de la culture (Fesnac) qu'elle abrite du 8 au 12 janvier, avec l'ambition de faire d'une pierre deux coups, en relevant le défi de la participation. Les artistes de la région, rassurés et satisfaits à l'issue de leur préparation, sont décidés à réussir de belles prestations lors de ce Fesnac 2024, coïncidant avec la 12^e édition de cette manifestation destinée à renforcer la cohésion nationale en contribuant à raffermir le commun vouloir de vie commune.

Aussi comptent-ils faire passer, à travers leurs prestations, des messages de paix et d'espoir pour rapprocher les populations sénégalaises. À l'issue d'une sélection rigoureuse, ces artistes -, musiciens, chanteurs, danseurs et artistes plasticiens - ont participé, pendant plusieurs jours, à des regroupements au centre culturel régional, pour d'intenses répétitions lors desquelles les plus petits détails ont été pris en compte, histoire de se donner les moyens de représenter leur région le plus dignement possible, le jour J.

L'édition 2024 du Fesnac, placée sous la présidence effective du président de la République Macky Sall, natif de Fatick, porte sur le thème « Macky, les arts et le patrimoine ».

Selon le ministre de la Culture et du Patrimoine historique, Aliou Sow, ce thème général est « une manière de célébrer le président de la République et de rendre visibles ses réalisations dans le secteur de la culture ».

Les délégations des différentes régions du pays sont appelées à rivaliser de créativité à travers les disciplines en lice, parmi lesquelles la musique, le théâtre et la danse.

Un prix spécial de 20 millions de FCFA dénommé « Grand prix Macky Sall » sera décerné à la meilleure représentation. Il est aussi prévu un colloque sur « Les politiques culturelles au Sénégal : acquis et défis ? »

Au total, les artistes de Fatick misent sur le savoir-faire et le professionnalisme, selon le danseur et chorégraphe Moussa Sène, trouvé en pleine répétition dans les jardins du centre culturel de la capitale régionale. Le spectacle que ce chorégraphe trentenaire compte proposer

sera accompagné d'un message sur la paix et la stabilité du Sénégal, en français et en sérère, une langue locale. Sène qui fait partie d'un groupe de jeunes qui vont participer pour la première fois au Fesnac, insiste sur le fait qu'il « faut bien travailler pour représenter dignement le Sine », c'est-à-dire la région de Fatick.

Yaye Mayé Diouf, rencontrée au cœur de la ville de Fatick, dans le vieux quartier Ndiaye-Ndiaye, se montre tout aussi enthousiaste avec son groupe de nguel, un genre musical traditionnel très populaire en milieu sérère et associé quelquefois à des rites traditionnels. Le nguel est une musique jouée sur des airs de guitare avec l'accompagnement de calebasses, sur fond de chorégraphies parfaitement exécutées.

« Nous créons de belles chansons qui prônent le vivre ensemble entre les ethnies pour fédérer le peuple. Cette ambiance culturelle fait le fort du Sénégal », fait valoir Yaye Mayé, confiante dans l'idée que les artistes de Fatick sauront tirer leur épingle du jeu et triompher lors de cette 12^e Fesnac. La gouverneure de Fatick, Seynabou Guèye, également décidée à jouer sa participation, en appelle à l'implication de tous.

« C'est une mission que vous portez, pour notre région. Vous devez mettre toutes les chances de votre côté en faisant de très belles prestations dans tous les domaines figurant au Fesnac », a-t-elle lancé aux acteurs impliqués dans l'organisation mais surtout aux artistes devant représenter la région.

SOKHNA DIOM

SENS ET PORTEE DU FESNAC UN FESTIVAL POUR VIVIFIER LA NATION

Le Festival national des arts et cultures (Fesnac) dont la douzième édition a démarré le 8 janvier à Fatick, continue de se nourrir de cette ambition originelle ayant marqué la mise en place de nombreuses initiatives culturelles au Sénégal dès l'accession du pays à l'indépendance, à savoir conforter un socle immatériel solide pour un destin collectif toujours partagé et entretenu.

L'ancien directeur des arts Alioune Badiane traduit cette idée dans une formule marquante : l'essence du Fesnac, dit-il, est de « montrer nos ressources à partir de l'intérieur, de nous-mêmes », après avoir relevé que cette manifestation se veut « un outil de convergence et de consolidation de l'unité nationale ».

Il rappelle que la création du Fesnac est partie d'une « recommandation forte » du colloque sur « Les convergences culturelles au sein de la nation sénégalaise » organisé à Kaolack, en 1994, à l'initiative du président de la République d'alors, Abdou Diouf (1981-2000).

Il était important d'arriver à mieux cerner les implications du double mouvement de l'enracinement et de l'ouverture, sous la forme d'une affirmation identitaire qui pose la question de l'autre, de l'altérité.

Cette idée avait déjà conduit à la tenue du premier Festival mondial des arts nègres en 1966, cette vision continue de se perpétuer comme une tradition ancrée dans la politique culturelle du Sénégal.

C'est ce qui justifie tout l'intérêt accordé au Fesnac, une manifestation centrée sur les formes d'expression culturelles les plus diverses, des arts scéniques à la musique, de la danse au théâtre, tout comme le conte désormais, la gastronomie, les cultures urbaines.

L'importance du Fesnac se mesure aussi à la place que cette manifestation accorde à la jeunesse, inscrite « au cœur du mouvement de convergence à partir de l'enracinement culturel », note Alioune Badiane, ancien fonctionnaire au ministère de la Culture (1979-2008).

« Rendre visibles les réalisations dans le secteur de la culture »

Le Festival national des arts et cultures, dit-il, permet d'occuper la jeunesse à la créativité individuelle qui débouchera sur celle collective.

L'ambition poursuivie est de « faire en sorte que les territoires revisitent leur passé, leur histoire, leur culture de



Artistes (FESNAC)

manière générale, et permettre aux jeunes, pas forcément de se mettre en compétition, mais de montrer leur complémentarité, leur possibilité de performance », explique-t-il en parlant du contenu du festival.

« Ce qu'on remarque chez les uns, peut se retrouver chez les autres avec ce que chacun peut tirer de cette rencontre. C'est cela le Fesnac. Il faut que la cohésion nationale permette à l'image du pays de se déployer au niveau de la sous-région et puis africain et enfin mondial », a fait valoir M. Badiane, par ailleurs commissaire d'expositions. Le premier Festival national des arts et cultures a été organisé pour la première fois à Thiès en 1997.

Les régions de Dakar (1999), Ziguinchor (2001 et 2003), Tambacounda (2005), Saint-Louis (2007 et 2012), Louga (2017), Kolda (2018) et Kaffrine (2023) ont aussi tous abrité des éditions du Fesnac qui contribue à mettre en exergue les cultures locales et les vécus ethnoculturels des différentes parties de la nation sénégalaise.

L'édition 2024 du Fesnac est placée sous la présidence effective du président de la République Macky Sall, natif de Fatick, avec comme thème « Macky, les arts et le patrimoine ».

Selon le ministre de la Culture et du Patrimoine historique, c'est « une manière de célébrer le président de la République et de rendre visibles ses réalisations dans le secteur de la culture ».

Les délégations des différentes régions vont rivaliser de créativité à travers les disciplines en lice, que sont la musique, le théâtre et la danse.

Un prix spécial de 20 millions de FCFA dénommé « Grand prix Macky Sall » sera décerné à la meilleure représentation.

Il est aussi prévu un colloque sur « Les politiques culturelles au Sénégal : acquis et défis »

FATOU KINÉ SÈNE

Ibrahima Wane - professeur assimilé à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar

“ Il faut des synergies et des cohérences pour réussir une politique culturelle ”

Un point important du programme de l'édition 2024 du Festival national des arts et cultures (Fesnac), qui se tient à Fatick (8-12 janvier), porte sur la tenue d'un colloque sur les mutations des politiques culturelles au Sénégal. Cette rencontre offre l'opportunité de faire un bilan des politiques culturelles au Sénégal, de l'indépendance à nos jours. Elle sera aussi d'intérêt prospectif, en dégagant « les grandes orientations de la politique culturelle » pour les années à venir. L'universitaire Ibrahima Wane, responsable en charge de l'organisation de ce colloque, revient sur ces différents points, enjeux futurs, dans un entretien avec Vitrine, le magazine de l'APS. Fort de sa double casquette d'universitaire et d'homme de culture, il insiste sur l'importance d'actionner différents leviers pour réussir une politique culturelle, en bâtissant des cohérences et des synergies.

Le concept de politiques culturelles semble être galvaudé, aussi pour mieux le circonscrire, pouvez-vous dire à quoi fait-il précisément référence ?

Les politiques culturelles font référence à la stratégie d'intervention de l'État, l'ensemble de ses actions dans le secteur de la culture. Quand on parle de politique, cela veut dire qu'il y a une structure, que les actions sont structurées, qu'il y a une inscription dans le temps. C'est pourquoi on parle de plan. A la base, il y a une vision globale du secteur, des orientations stratégiques, des objectifs et des moyens qu'on dégage. C'est pourquoi on a une politique jusqu'aux indicateurs et aux moyens d'évaluation. C'est avec tous ces éléments qu'on parle de politique.

Que peut-on attendre ou espérer de la tenue du colloque que vous organisez dans le cadre du Fesnac 2024, sur “ Les politiques culturelles au Sénégal : acquis et défis ? ”

Il s'agit d'une occasion de faire le bilan de 60 ans de politique culturelle au Sénégal depuis les indépendances ou plus précisément de la création du ministère de l'Éducation et de la Culture, en 1962. Il s'agit de voir ce qu'il faut faire, quelles devraient être aujourd'hui les grandes orientations de la politique culturelle, les priorités, les moyens pour mettre en œuvre ces idées. Il s'agit d'un moment important pour approfondir cette réflexion-là, surtout sur la longue durée. De Senghor à Abdou Diouf, Abdoulaye Wade et l'actuel président Macky Sall, on aura des éléments de comparaison dans différents domaines et sous-secteurs de la culture : art, littérature, patrimoine, cinéma, audiovisuel etc. Il s'agit d'un regard rétrospectif et panoramique. C'est l'exercice qu'on veut tenter avec ce colloque-là. Il y a eu plusieurs politiques, plusieurs régimes avec sa démarche propre, ses pratiques dans le domaine de la culture. Ce colloque permettra, en quelque sorte, de transmettre une sorte de mémoire parce que les gens ne savent



pas ce qui s'est fait en 20 ans, 30 ans, encore moins en cinquante ans. Il y a des choses qu'on ne peut très bien appréhender si on n'en connaît pas la source ou le cheminement. C'est toute une trajectoire de ce qu'on voit aujourd'hui, ou en tout cas qui permet de comprendre. Donc, construire cette mémoire-là, transmettre des éléments d'informations, est utile aussi bien pour ceux qui conduisent les politiques qu'aux acteurs. Ensuite, quand on fait un bilan, il est accompagné d'un regard prospectif.

Quelles peuvent être les implications de ce colloque en termes de promotion de la création artistique à court et moyen terme ?

Il y a deux niveaux. Le premier est de mettre ensemble des gens de différents secteurs avec différents profils et itinéraires. Ce sont des convergences importantes, d'échanges d'expériences dans la réflexion comme dans la pratique. Parce qu'il s'agit d'un colloque qui ne met pas seulement ensemble des chercheurs et des techniciens, mais aussi des gens d'action, dont certains ont une double ou triple casquette. Vous avez des chercheurs qui sont en même temps des metteurs en scène, des réalisateurs ; des producteurs qui sont en même temps des artistes.

Cette convergence, le fait de se rencontrer, d'échanger des points de vue, peut faire naître des collaborations, de nouvelles idées, une nouvelle façon d'engager les choses. Les communications servent aussi bien aux acteurs, aux pouvoirs publics locaux jusqu'à l'État. Elles seront publiées sous la forme d'actes après le colloque. Il s'agira d'un ouvrage, d'un viatique pour tout le monde, aussi bien les artistes, les créateurs que les hommes politiques, les producteurs, les investisseurs, etc. Un élément important, mais qui manque dans notre domaine, ce sont des documents de référence dans le secteur de la culture produits chez nous et par nous. Nous espérons que ce colloque participera à combler cette lacune.

Quelle contribution le Fesnac a-t-il apporté à la mise en œuvre des politiques culturelles ? Comment cela s'est-il traduit ?

Le Fesnac lui-même est un élément très important de la politique culturelle du Sénégal, parce qu'il a été créé dans un contexte très précis, avec des objectifs. L'un de ces objectifs-là, c'est illustrer l'unité dans la diversité. C'était dans un contexte où il y avait beaucoup d'événements à caractère identitaire. Le Fesnac est né comme un événement fédérateur qui permet

aux gens de montrer leur identité et spécificité culturelles, mais dans un cadre national, afin qu'elles servent à enrichir chacun. Donc, c'est un instrument très important dans la politique culturelle, qui renforce en même temps l'unité nationale et la diversité culturelle. Le festival est également un élément de la vitalité de la création artistique, parce que toutes les régions rivalisent saine-ment dans le domaine de la scène. A la base, il n'y avait que le théâtre, la musique et la danse, parce les arts visuels sont pris en compte par la Biennale [de Dakar] ; le cinéma et l'audiovisuel par le Recidak, et le livre avec la Fildak. La politique étant une vision globale, donc le Fesnac devenait la Biennale des arts de la scène avec une dimension réflexion.

Un autre objectif porte sur la mise en valeur du patrimoine culturel des régions. Venir dans l'une d'elles, c'est la découvrir du point de vue des richesses historiques, culturelles, du patrimoine culturel matériel et immatériel, ses monuments, lieux historiques mais également tout ce qui concerne l'univers artistique et culturel. C'est une des fonctions du Fesnac, et c'est fondamental cela participe à faire de cette région-là un pôle culturel et touristique. Cela veut dire qu'avec ce festival, nous allons construire des salles de spectacles, aménager des espaces, ce qui devrait booster la région du point de vue culturel, économique et touristique. Il s'agit d'un élément de structuration en termes de politique culturelle et cela contribue à l'aménagement du territoire. Par ailleurs, Le Fesnac, en tant que festival tournant, n'est pas basé dans une région, il tourne plutôt et permet à chaque région de se mettre en valeur et de bénéficier d'investissements et de visibilité, des choses qui vont rester après.

Le questionnement sur la mise en œuvre des politiques culturelles concerne aussi les institutions. Quelle analyse peut-on avoir de l'évolution de ces dernières au Sénégal ?

Il y a eu une évolution assez intéressante. D'abord il y a eu comme

premier élément fondamental le ministère de la Culture qui a évolué dans ses différents compartiments. Depuis les années 2000, nous avons une direction des arts, une direction du livre, du cinéma. Auparavant, il n'y avait qu'une direction des arts, de la culture et des bibliothèques, c'était un peu cela le ministère. Dans les années 2000, cette grande direction a donné naissance à plusieurs : direction des arts, direction du livre, direction de la lecture et la direction du cinéma. Donc, il y a eu des évolutions intéressantes parmi lesquelles la création d'une cellule d'étude et de planification, ce qui a manqué à la culture. Quand je parle de plan, de vision, d'orientation stratégique, cela implique d'avoir des priorités, des indicateurs d'évaluation, des statistiques. Or, cela a manqué à la culture. C'est pourquoi on avait des difficultés à la classer comme un secteur économique. Parce qu'il y a des choses qu'on ne peut pas quantifier dans le domaine de la culture, comme l'éveil des consciences, le bonheur que procure un spectacle. Il y a en revanche des choses qu'on peut bel et bien quantifier, c'est le public, la fréquence, le nombre de personnes qui exercent un métier. Or, on a beaucoup négligé cela dans le domaine de la culture. Ce qui fait que c'était difficile de négocier, d'argumenter le poids du secteur. Ce sont des choses sur lesquelles il faut travailler. Ce qui n'est pas seulement de la responsabilité de l'État, les organisateurs de festival doivent travailler à cela, ce qui va impacter sur tout le monde : combien de gens viennent à mon festival, quelle est la population ciblée, combien d'entrées il y a eues ? Si on réunit tous ces éléments-là, on voit ce que cela fait en termes de lisibilité. Parce que c'est difficile de faire une cartographie en tant qu'institution seule. On doit s'appuyer sur suffisamment de leviers, d'où l'importance de bâtir des cohérences et des synergies, et faire en sorte que tout le monde soit conscient que la politique culturelle dépasse l'État, même s'il est évident qu'il est le premier à comprendre cela en impliquant tous les concernés.

PROPOS RECUEILLIS PAR NDÈYE SUZANNE SY

SÉRIES SÉNÉGALAISES

LES CLÉS DU SUCCÈS D'UN SECTEUR EN PLEIN ESSOR

L'essor des séries télévisées est un signe marquant de l'évolution du cinéma et l'audiovisuel sénégalais depuis maintenant une dizaine d'années. Cette explosion ne dit pas tout de l'état du septième art sénégalais, loin de là. Des problèmes subsistent, en termes de structuration du secteur et de promotion par exemple. Il n'empêche que les séries montrent la voie à suivre, de par leur capacité à conquérir le public par des fictions centrées sur le quotidien du spectateur lambda. L'usage des langues locales n'est pas non plus anodin et apporte même une nette différence par rapport à des telenovelas longtemps restées incontournables.

Les séries sénégalaises pullulent sur divers supports. Le spectateur a l'embaras du choix, avec des télévisions proposant chaque jour de la semaine des feuilletons diffusés parfois sur plusieurs chaînes. Les chaînes Youtube des maisons de productions locales ne sont pas en reste, qui offrent aussi une gamme de plusieurs séries sur différentes saisons. Les plateformes de vidéos à la demande et autres sites de téléchargement, à leur manière, contribuent à maintenir le cap d'une offre variée et accessible pour un autre type de public.



La série **Un café avec...**, dont la première diffusion remonte à 2011, a donné le ton de cet essor ces dernières années. Suivant un rythme toujours plus soutenu, jusqu'aux dernières nouveautés, dont **Baabel**, **Hair Love**, **Yaay 2.0**, **Idoles**, **Mœurs**, **Infidèles**, **Tundu Wundu**, **Njabar**, **le business du mensonge**, mais aussi **Vautours**, entre autres séries, ont

aussi tenu en haleine le public pendant toutes ces années.

Pour Ibou Guèye, directeur général d'Evenprod, le succès des séries sénégalaises s'explique par la nature des histoires racontées, qui collent au quotidien du spectateur lambda, les langues locales, le wolof surtout, faisant que les Sénégalais se retrouvent toujours plus dans ces productions.

« Techniquement, il y avait des problèmes »

« Les gens se reconnaissent dans ces histoires racontées. Ils regardent ceux qui leur parlent », dit ce producteur, laissant entendre que cela ne s'est plus vu depuis **Daaray Kocc**, troupe théâtrale sénégalaise très populaire dans les années 1980 et 1990 dont les productions rythmaient les soirées récréatives des familles sénégalaises.

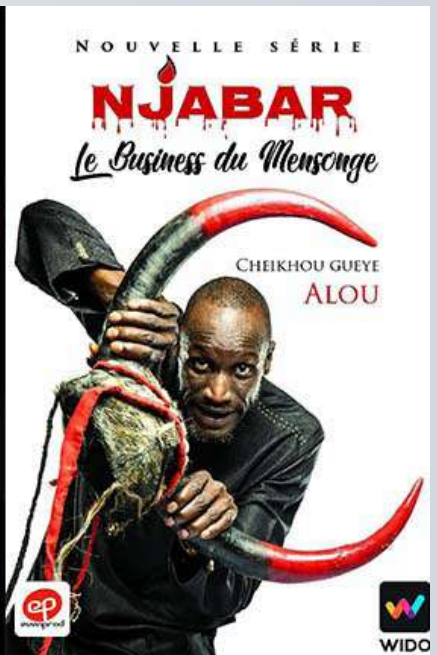
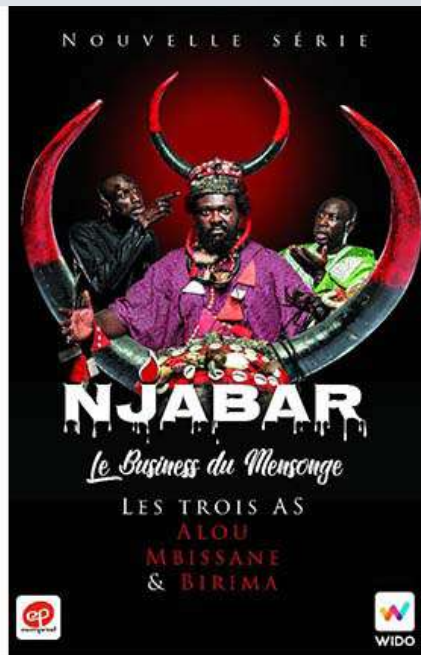


« On a grandi avec cela. Les telenovelas se sont installées parce qu'il y avait un vide après le départ des grands créateurs sénégalais. Les séries ont commencé à montrer une version telenovela mais africaine voire sénégalaise, et cela parle plus aux Sénégalais, on se reconnaît dans ces histoires, on voit des thématiques qui nous sont proches, on comprend la langue de communication de la série. C'est à la limite du vécu.



C'est visible dans les commentaires des épisodes où les gens disent que c'est leur histoire », ajoute Ibou Guèye, scénariste et réalisateur.

Il note qu'au début de cette évolution, les producteurs se cherchaient, sans plus, « les histoires n'étaient pas bien ficelées, et techniquement il y avait des problèmes ». Et puis, de fil en aiguille, la qualité des séries présentées au public se sont, selon lui, améliorées.



« On a fait récemment **Njabar** qui ne parle que de fétichisme. Le Sénégalais est très lié au charlatanisme. **Vautours** tourne autour de la drogue. **D'clic** parle des accros aux réseaux sociaux. **Infidèles** traite de la manière dont le sexe est devenu banal dans ce pays. **Cœurs brisés** s'adresse à la nouvelle génération qui a les moyens et qui vit comme à l'occidental, une génération beaucoup plus libre », détaille le patron d'Evenprod.

La productrice et scénariste Kalista Sy, qui a imaginé la série **Maîtresse d'un homme marié**, qui a fait tabac jusque dans plusieurs pays africains, grâce au sous-titrage, ne dit pas autre chose. « Ce qui est le plus marquant dans l'essor des séries sénégalaises, relève-t-elle, c'est que les gens regardent le narratif sénégalais voire africain, et que cela ait permis une bonne identification ».

« J'ai beaucoup de personnes autour de moi qui me disent : « nous, avons l'habitude de regarder des séries qui viennent d'ailleurs, et qui ne nous parlent pas forcément. Quand on regarde les productions d'ici, ce sont nos réalités, on voit notre vie,

on voit la vie de nos frères, de nos sœurs, de nos femmes », constate Kalista, productrice de la série **Hair Love** dont les téléspectateurs sont dans l'attente de la deuxième saison.

« On se rend compte aujourd'hui de nos faits et gestes et de l'impact que cela a au niveau de la population. On a toujours des retours et les gens regardent parce que cela ressemble à leur quotidien. Ils regardent une comédie dramatique. Ils rigolent parce que cela leur fait du bien. Le public a le choix de consommer un produit ou non, s'il ne s'identifie pas au produit, il ne va pas le consommer, c'est la liberté du public », explique Kalista.

Par ailleurs, devrait-on craindre une saturation avec toujours plus de séries annoncées où bien court-on le risque d'une uniformisation résultant d'un manque d'originalité ?

Un modèle économique en gestation

Pour Kalista, dans la mesure où il est impossible que les maisons de production puissent proposer des

séries du lundi au dimanche sur les chaînes de télévision, l'on ne peut parler de trop-plein de contenus. « Nous sommes à une étape de construction, les diffuseurs sont en train de chercher énormément d'heures de contenus, et dès l'instant que la demande est là et qu'on n'est pas en mesure de suivre, il n'y a pas de trop-plein », soutient-elle.

S'agissant du modèle économique, il devra être inventé, dans l'ingéniosité quotidienne, en passant d'une production à une autre. « Cela fait deux ans que l'on fait de séries et on est en train de travailler sur le modèle économique. Aujourd'hui, ce qu'on est en train de faire en amont, c'est un recensement au niveau des données parce que pour poser un modèle, il faut des chiffres, et cela fait deux ans que l'on s'y est mis », explique Kalista Sy.

Cette ancienne journaliste à la 2STV, une chaîne privée sénégalaise, en est à sa deuxième production avec **Yaye 2.0**, après **Hair Love**.

Le producteur Ibou Guèye pense qu'il n'existe pas de modèle économique standard. « A Evenprod,

dit-il, à chaque projet sa spécificité. Il faut inventer, créer, réajuster, voir ce qui marche et ce qui ne marche pas ». Il avoue que si sa passion du cinéma n'était pas la motrice de son travail, il aurait fermé boutique depuis sa première série **Idoles**. Il dit avoir investi à ses débuts « beaucoup d'argent », qui n'a pu être récupéré.

« L'audience n'était pas la même qu'actuellement. Les gens ne connaissaient pas encore nos séries. Les télévisions ne faisaient pas du pré-achat et pire, lorsqu'on amène notre produit, il fallait chercher des sponsors et ensuite donner une part à la chaîne de télévision. Il y avait beaucoup de problèmes », résume-t-il.



Avec le temps, les placements de produits dans les séries, l'arrivée de sponsors privés et les achats de chaînes comme Sunu Yeuf, exclusivement dédiée aux séries sénégalaises, les acteurs bénéficient de plus en plus d'un certain accompagnement, reconnaît Ibou Guèye. « Je ne parlerais pas de boom. Il y a beaucoup de séries qui se font, mais pour que cela impacte vraiment le secteur, il y a un gros travail à faire. On en est qu'au début », concède-t-il.

Serigne Massamba Ndour de Marodi juge pour sa part que le modèle économique mis en place par sa structure de production est « viable », avec trois sources de revenus que

sont le sponsoring, les revenus tirés des chaînes Youtube et la vente aux chaînes étrangères telles que Canal+, A+ ou encore Sunu Yeuf.

Marodi, avec 50 employés permanents, totalisait 25 000 000 vues chaque mois en 2018, un flux qui en fait une chaîne YouTube majeure en Afrique, avec « plus de 2 700 000 abonnés ». Ce qui en fait aussi « la première application mobile vidéo du Sénégal avec 350 000 téléchargements », selon son promoteur.

Ces chiffres sont désormais « largement dépassés, avec 5 millions d'abonnés sur YouTube en 2020 et continuent même de grimper, en 2023 », affirme le patron de Marodi, pour qui ce n'est pas la rentabilité qui devrait poser problème.

« Il y a tout un modèle à faire fonctionner aujourd'hui, car si l'on ne dépend que des partenaires, on sera obligé de ne faire que certains types de production. On doit faire des séries de tous genres, et ne pas dépendre des thèmes imposés par les partenaires », explique-t-il.

Les banques et les investisseurs s'intéressent désormais au secteur, à en croire Serigne Massamba Ndour qui demande, dans cette perspective, un accompagnement de l'Etat.

Kalista Sy, en ce qui la concerne, se dit convaincue que le modèle économique devant s'appliquer aux séries télévisées est à chercher et à sécuriser, ajoutant qu'« au-delà du modèle économique, il faut se demander comment faire pour que ce secteur en plein essor, qui commence à intéresser les Sénégalais, soit viable et en faire un secteur économique vraiment rentable et porteur ».

Les attentes du secteur vis-à-vis de l'Etat

La scénariste fétiche de **Maitresse d'un homme marié** relève que pour le moment, les maisons de production s'appuient beaucoup sur le privé, notamment sur des secteurs comme l'immobilier, l'agro-alimentaire et la téléphonie qui permettent de boucler les budgets par leur apport en sponsoring. L'Etat aussi apporte son appui par l'entremise du Fonds de promotion de l'industrie cinématographique et audiovisuel (FOPICA).

« C'est ce qui nous permet aujourd'hui de faire des séries. Il y a les plateformes VOD [vidéo à la demande,] comme Wido, qui s'intéressent à la production, et qui peuvent acheter par rapport à leur catalogue de produits ou venir en co-production », précise Kalista.

En fin de compte, le chantier semble immense. « Il faut que l'Etat encadre le secteur qui a de l'avenir. Il ne faut pas le laisser mourir de sa belle mort comme cela se fait souvent. Le secteur où l'on est ne risque pas de suivre parce que c'est un secteur à gros sous », analyse Ibou Guèye.

Il suggère donc qu'il soit imposé aux télévisions d'acheter des séries et à la Télévision nationale par exemple d'acquiescer un quota. Guèye préconise aussi que les autorités puissent recourir au savoir-faire des acteurs concernés pour les campagnes de sensibilisation et de vulgarisation.

« L'Etat peut par exemple lancer un appel d'offres pour ses campagnes et choisir deux maisons de production pour faire une série sur la drogue, la santé, les violences faites aux femmes [...] », ce qui permettrait de « faire travailler des gens sur une durée », dit-il.



Il préconise, pour un plus grand impact du secteur sur le Produit intérieur brut (PIB), d'aider les maisons de production à rentabiliser leurs séries plutôt que de les amener à s'appuyer sur le FOPICA, ajoutant qu'Evenprod et Marodi, les deux mastodontes du secteur, arrivent à produire quatre voire cinq nouvelles productions par an sans avoir jamais bénéficié des subventions du FOPICA.

Il milite pour un meilleur encadrement du secteur, compte tenu de l'engouement dont il bénéficie, pour que les financements arrivent aux « véritables acteurs ».

« Pour que ce secteur aille de l'avant, il faut que l'Etat lui accorde beaucoup plus d'importance et l'encadre. L'encadrer ne signifie pas en faire de la politique comme cela arrive souvent », indique Ibou Guèye.

« Il faut un vrai diagnostic du secteur »

Kalista Sy en appelle à des assises du secteur pour des réformes, pour qu'une série puisse arriver, dit-elle, à faire par exemple des revenus de l'ordre de 200 à 300 millions de francs CFA « C'est de notre responsabilité de montrer à l'Etat que nous sommes un secteur qui compte avec des statistiques, et nous y travaillons ».

Pour mieux donner une idée des enjeux, elle fait savoir qu'une saison de 32 épisodes d'une série télévisée peut rapporter « 150 voire 200 millions de francs CFA, et cela dépend de la technique et du cachet des acteurs ».

« C'est dommage, mais il devrait y avoir aujourd'hui des réformes. L'Etat devrait appeler à des réformes, car les producteurs apportent quelque chose à l'Etat », martèle la scénariste, appelant de ses vœux à la mise à disposition de statistiques pouvant déterminer le réel impact du secteur sur le PIB du pays.

« Il faut un vrai diagnostic du secteur, revoir les textes de lois, discuter par rapport aux statuts des producteurs, des techniciens et de tous les acteurs, il faut parler de formation », énumère-t-elle.

Serigne Massamba Ndour abonde dans le même sens. « Aujourd'hui, l'Etat doit nous aider, car nous avons besoin d'une quatrième source de revenus qui est la vidéo à la demande. Nous avons besoin d'être indépendants et de continuer à produire », soutient-il.

En outre, ces champions de la création de séries télévisées appellent à une jonction plus affirmée entre les acteurs et cinéastes confirmés. « Il faut que les professionnels, cinéastes et techniciens confirmés viennent dans les maisons de production, afin d'aider à encadrer, pas gratuitement forcément, pour qu'il y ait un transfert de compétences », dit-il avant de déplorer : « Ils sont sur la touche et critiquent beaucoup ». Sans s'impliquer et sans mettre les mains dans le cambouis, laisse-t-il entendre. Comme un reproche qui ne dit pas son nom.



FATOU KINÉ SENE

TRAJECTOIRES DE PRODUCTEURS TROIS PROFILS CROISÉS POUR UNE COMMUNE PASSION

Ils sont tous guidés par leur passion pour les séries télévisées. Ils ont aussi en commun d'y croire comme personne, de se battre contre tous les vents contraires, pour faire de leur rêve de cinéma une réalité palpable et intensément vécue au quotidien par le téléspectateur sénégalais.



Serigne Massamba NDOUR



Ibou GUÈYE



Kalista SY

Serigne Massamba Ndour et Ibou Guèye sont à la tête de maisons de production qui ont contribué fortement au renouveau des séries sénégalaises, avec Kalista Sy, scénariste fétiche devenue productrice par la force des choses. Ils sont les têtes de pont du secteur. Les artisans de la redécouverte du public sénégalais par lui-même.

Ndour, Guèye et Sy sont pourtant de profils si différents qu'ils ne pouvaient probablement se croiser que dans le cinéma, terre par excellence de l'imagination vagabonde et intrépide, domaine donnant le plus facilement libre cours à la création.

Personne parmi eux n'est pourtant là par hasard, malgré les défis. Ils

sont mus par la volonté de raconter des histoires, de donner sens à une narration bien sénégalaise, voire africaine. Histoire de renouer avec un imaginaire voulu et non subi.

Serigne Massamba Ndour, patron de la maison de production Marodi, est un ingénieur en télécommunications et en informatique,

venu fructifier son savoir-faire dans l'audiovisuel. Le producteur des célèbres séries Karma, Maîtresse d'un homme marié, Golden et autres, intègre d'abord en 2005 Télécom Paris Tech (ENST Paris), après un Bac obtenu au lycée Maurice Delafosse de Dakar, et une bourse d'excellence du Concours général du Sénégal.

Après l'obtention de son diplôme d'ingénieur en 2008, il décide de rentrer au pays malgré une proposition d'embauche à IBM France. Il commence à mûrir l'idée de créer Marodi à partir de 2011, à l'occasion de vacances au Sénégal, en partant du constat qu'il n'existe pas de replay (service qui permet de voir en différé un programme télévisé ou radiophonique après sa diffusion, Ndlr) pour les émissions diffusées sur les télévisions du pays.

Evenprod, une dizaine d'années d'expérience

Il décide alors d'investir ce créneau. Trois mois après, il est rejoint par deux camarades de promotion, avec lesquels il forme un groupe travaillant dans la production de séries et de contenus audiovisuels. Ibou Guèye, patron d'Evenprod, est un transfuge du monde de la publicité. « J'étais dans une agence de communication comme directeur artistique, j'avais une agence de communication qui s'appelait +Etincelle+ avec mon frère Moussa Guèye qui avait en charge la communication de la plupart d'entreprises de la place ».

Une expérience dont il a su tellement bien profiter qu'il rappelle que « faire de la publicité, c'est aussi concevoir des concepts et faire des propositions de spots radio, et télévision ; c'est en quelque sorte de la création ».

L'expérience d'une dizaine d'années acquise dans ce domaine va servir le patron d'Evenprod dans sa nouvelle aventure, d'autant que pour la bonne marche du travail, son agence de communication avait acquis du matériel (caméras, micros, etc.), avec lequel avait été tournée Idoles, la première série de la maison, coécrit par la défunte journaliste Aminata Sophie Dièye.

Ibou Guèye avait déjà l'habitude de travailler sur des synopsis, acquis de son ancienne profession. « Notre première série Idoles a commencé à tourner en 2014-2015, et c'est à partir de là que nous nous sommes dit : pourquoi pas commencer à faire des séries », dit-il. D'une certaine manière, il a aussi été poussé par sa fille qui le trouvait trop critique de ce qui se faisait à la télévision.

Ce n'est pas un hasard si Kalista Sy, journaliste de formation, s'est retrouvée dans la production audiovisuelle. Il faut aussi dire que ce n'est surtout pas l'appât du gain pour tout dire improbable dans un secteur si aléatoire, où rien n'est garanti, qui l'avait motivée.

« Raconter toutes nos histoires de femmes »

La passion pour la lecture et l'écriture de celle qui officiait alors à la 2STV, la première chaîne de télévision privée du Sénégal, avait conduit Kalista à s'intéresser à l'univers des séries télévisées, à partir de son approche très imagée des choses de la vie.

Elle concède que son parcours professionnel lui facilite les choses, arguant que les codes et règles du journalisme, appliqués dans son travail quotidien, lui garantissent de rester méthodique et rigoureux.

Son esprit ludique lui a aussi donné des clés, elle qui s'amusait à faire jouer des rôles à ses confrères et collègues pendant les pauses. Elle se lance alors dans l'écriture de chroniques sur Facebook qui ont beaucoup marqué les gens, surtout certaines femmes.

« J'ai grandi avec ma mère qui lisait les photoromans, Amina magazine. Cela a été une culture de voir des femmes qui aimaient lire, raconter des histoires d'amour, d'homme et de femme, et on est arrivé en changeant le narratif en racontant les histoires de femmes qui nous ressemblaient », explique-t-elle.

Celle dont la femme est le centre de sa narration, estime qu'elle n'était pas forcément destinée à l'écriture et à la production qui lui sont venues naturellement. Peut-être par mimétisme, lance la scénariste de Maîtresse d'un homme marié, une série qui a par moment choqué par sa liberté de ton et son côté osé.

« Au quotidien, j'aime raconter des histoires de femmes et je suis du genre à croire qu'on doit raconter toutes nos histoires de femmes, des histoires qui nous parlent comme celles qui peuvent nous heurter, choquer et qu'on peut ne pas comprendre aussi », dit-elle, assurant avoir travaillé plus par passion que sur commande.

A ceux qui la taxent de féministe, Kalista Sy répond qu'il lui aurait été difficile de parler de la psychologie des hommes. « Cela [la psychologie des hommes] ne me vient pas en premier, et c'est tout naturel, c'est une évidence », argumente Mme Sy, à qui il est reproché de peindre toujours des femmes fortes et des hommes faibles.

FATOU KINÉ SENE

ALIOUNE NDIAYE - JOURNALISTE, FONDATEUR DE "PIKINI PRODUCTION"

“ J'ai tendance à penser que les séries ne vont pas passer de mode ”

Le journaliste Alioune Ndiaye a été amené à faire de la production audiovisuelle un de ses domaines d'activités dans le prolongement de son travail d'homme de média et de télévision. Il a fondé « Pikini Production », une société de production audiovisuelle qui réalise des concepts d'émissions novateurs qu'elle vend aux télévisions et radios. Cette structure compte à son actif des séries parmi les plus suivies au Sénégal, dont « Famille sénégalaise ». Cette série est centrée sur le quotidien d'une famille sénégalaise typique, ballottée entre modernité et tradition.

Cette orientation rejoint la vision de M. Ndiaye, qui milite pour un cinéma populaire porté par des contenus qui parlent aux Sénégalais parce qu'inspirés par leur quotidien. Dans cet entretien accordé à Vitrine, le magazine de l'APS, il s'appuie sur son expérience pour édicter des pistes pouvant faciliter une meilleure structuration du secteur avec l'aide de l'Etat, dont il voit ici la contribution sous forme d'interventions pertinentes parce qu'intelligentes. Considérer la culture comme de l'amusement est un des symptômes du sous-développement, soutient-il.

Comment le journaliste et le communicant que vous êtes a-t-il été amené à s'intéresser à la production de téléfilms ?

Je suis entré dans le monde de la production audiovisuelle non pas par accident, mais par choix, parce que j'étais à un moment donné le directeur du projet de la Télé futurs médias (TFM). Pendant que j'étais en train de monter TFM, j'ai fait le tour du monde, j'ai fait des festivals, j'ai fait beaucoup d'endroits où l'on discutait de programmes audiovisuels. J'en ai tiré la conclusion que c'est la production qui est la matrice de la télévision. Le plus important ce n'est pas la quincaillerie, ni le matériel, le plus important, ce sont les contenus. Quand j'ai fini de faire le projet, j'étais en train d'écrire des concepts de télévision, des idées de films et beaucoup de choses comme cela. Lorsque j'ai fini le projet, la télévision a été confiée à quelqu'un d'autre, je me suis dit, il faut que je fructifie toute cette expérience,



Alioune NDIAYE



Alioune NDIAYE

que je l'utilise en créant d'abord une société de production audiovisuelle, qui a été mon objectif ultime et, à côté, une société de diffusion. Je voulais avoir une télévision, faire de la production. Comme je n'avais pas la licence, je me suis dit : Je vais faire de la production. J'ai commencé par faire des émissions, avant de faire des films. J'ai produit l'émission de cuisine « Sargal », diffusée tous les dimanches sur la TFM, « Table Yaye Ngoné », qui suivait aussitôt. Il y a eu aussi « Noces de mariage », diffusée sur la 2STV et la TFM. J'ai commencé par là. Et en 2015, j'ai écrit deux séries que j'ai tournées et montées, mais non diffusées : « Dikoo », qui sera diffusée à partir de 2017, et « Bés ». A un moment donné, comme je n'avais toujours pas cette licence de télévision, j'avais pris la décision de diffuser mes émissions sur les chaînes de télévisions locales, sous le label « Pikini Production », que

j'avais créé. Au départ, notre objectif était de faire une société de production qui soutienne une société de diffusion.

J'ai couru pendant plusieurs années derrière cette licence de télévision qu'on ne m'a pas donnée, je me suis dit qu'au lieu de rester là à me morfondre, je vais travailler davantage dans la production, et là je me suis rendu compte que - je le savais d'ailleurs en travaillant sur le projet de télévision -, en dehors des programmes événementiels comme les matchs de football, les combats de lutte, c'est la fiction qui domine.

Et aujourd'hui, « Pikini Production » est plus une société qui produit des films qu'une société qui produit des émissions, alors que nous avons commencé par cela.

Peut-on dire qu'à l'époque où vous aviez commencé

à vous intéresser à ce domaine, vous détectiez déjà les germes d'un boom des séries " à la sénégalaise " ?

Oui. Déjà, lorsque je travaillais sur le projet de Télé futurs médias, j'avais approché des réalisateurs, des producteurs locaux sénégalais. Je leur avais demandé de venir travailler avec la télé en produisant des films, des séries pour TFM.

Je suis même allé voir les gens de Daaray Kocc [compagnie de théâtre et société de production audiovisuelle longtemps considérée comme une référence dans les années 1980-1990] qui, à l'époque, n'étaient plus très actifs pour leur dire : sortez de votre hibernation parce qu'on a besoin de productions locales pour la consommation locale. J'étais conscient de cela depuis très longtemps.

“ Les séries sénégalaises participent d’une démocratisation de la fiction ”

Qu’est-ce qui caractérise le mieux à votre avis les séries sénégalaises ?

Il faut d’abord qu’il y ait de la création sénégalaise pour le public sénégalais. La première chose que les gens règlent, c’est le problème de la langue. Grâce à cela, tout le monde peut suivre les séries sénégalaises.

C’est une démocratisation de la fiction qui fait que tout le monde a accès à ces films. Une autre chose, c’est que lorsqu’un pays domine un autre, il le fait sur quatre fronts : militaire, technologique, économique et culturel. Quand Senghor [Léopold Sédar, président du Sénégal des indépendances en 1960 à 1981] disait que « la culture est au début et à la fin de tout développement », les gens pensaient que c’est parce qu’il était un homme de culture qu’il parlait ainsi. Non, il avait raison. C’est super important que nous puissions parler à notre peuple avec nos codes, nos coutumes et notre vision des choses.

Nous, producteurs et scénaristes sénégalais, avons du travail à faire parce qu’on est un peu trop dans le divertissement, on ne comprend pas encore qu’on a une fonction sociale d’éducation, de renforcement du sentiment d’appartenance au pays. Nous devons tout faire pour que le Sénégalais se sente fier d’être lui-même, de sa culture.

Qu’est-ce qui fait le succès des séries sénégalaises ?

Premièrement, les séries parlent le langage des Sénégalais et on sait qu’en matière de production audiovisuelle ou de production d’information, la proximité est le premier

critère. Les Sénégalais s’accrochent souvent aux films qui parlent de leur vécu. Le succès est dû au fait que ces séries traitent de sujets qu’ils vivent au quotidien.

Les télénovélas peuvent-elles avoir eu une part dans le boom des séries sénégalaises ?

On peut penser que les télénovélas sont inspirantes, mais quand j’ai commencé à regarder de la fiction sénégalaise, je ne savais pas que les télénovélas existaient. Le grand problème du Sénégal, c’est que parfois il y a des choses que l’on commence avant tout le monde et après on se laisse doubler par tout le monde.

Nous étions en avance sur les Nigériens, mais ils nous ont désormais dépassés. Parce qu’ils donnent une grande importance au cinéma populaire. Dans beaucoup de pays, aux Etats Unis par exemple, c’est un cinéma de spectacle, parce que c’était une affaire des gens du théâtre, de la musique. Ils ont pris les pièces qui se jouaient au théâtre pour en faire des films. Ce qui fait aussi de leur cinéma, un cinéma de spectacle.

Au lieu de faire dans l’imitation, nous gagnerions plus à réfléchir à ce que doit être notre cinéma. Nous avons un pays original, avec une culture originale et riche de sa diversité, qui a des choses à raconter et à dire au monde. Mais il faut le dire dans un langage compris d’abord par les Sénégalais. Quand ils l’auront compris, accepté, assimilé et consommé, il sera plus facile de le vendre au monde.



Alioune NDIAYE, journaliste f

“ Il faut que nos acteurs puissent vivre de leur métier comme dans les grands pays de cinéma ”



Fondateur de Pikini Production

Que pensez-vous du modèle économique des séries sénégalaises ?

Il s'agit premièrement de diffuser sur Internet et d'avoir des revenus digitaux, deuxièmement de diffuser à la télévision par la voie du sponsoring mais là aussi, il y a un « revenue sharing » [partage de revenus] qui se fait. Il y a troisièmement « Sunu Yeuf » [la chaîne de Canal Plus réservée aux séries et pièces de théâtre sénégalaises], qui est arrivée sur le marché. Sunu Yeuf paie, même si on voudrait bien que cela soit amélioré, contrairement à nos chaînes de télévision locales qui, non seulement refusent de payer mais demandent de l'argent pour diffuser nos œuvres. Nous devons nous développer, que nos comédiens et comédiennes s'en sortent financièrement, que les techniciens soient bien payés, etc. Qu'ils fassent des émules.

En Inde, aux Etats-Unis, dans tous les grands pays de cinéma, les acteurs vivent de leur métier. Il faut qu'on en arrive là, il faut que ce modèle économique puisse évoluer, il faut que nous puissions gagner beaucoup d'argent. Pour moi, les plateformes de téléchargement sont l'avenir. On devrait arriver à un niveau où les Sénégalais qui acceptent aujourd'hui de payer pour regarder Canal ou Netflix, fassent de même pour nos films. Le monde a dépassé le stade où on donnait les films gratuitement. Les Sénégalais acceptent de payer pour les autres, il faut qu'ils acceptent de payer pour eux-mêmes, et pour cela, il y a une éducation à faire, une sensibilisation. A partir de ce moment-là, les acteurs seront bien payés et on aura une véritable industrie dans ce pays. Il nous faut également une plateforme sénéga-

laise où nos films seront sous-titrés dans d'autres langues.

Comment voyez-vous l'évolution des séries sénégalaises à court et long terme ?

Je ne peux pas faire de la prédiction, mais j'ose penser que les séries ne vont pas passer de mode. Ce que nous devons faire en tant que producteurs, c'est d'être original. C'est-à-dire de pouvoir parfois régulièrement proposer du neuf. Je pense que, quelle que soit la difficulté, si l'on est capable de produire de la qualité, de nous renouveler, je crois que cette industrie peut se développer. Mais son développement serait plus rapide, si l'Etat était conscient des capacités qu'il a de développer ce secteur.

Comment faire, selon vous, pour que le secteur du cinéma et celui de la culture en général puissent tirer le maximum de profits du boom des séries au Sénégal ?

Oui, ce boom peut tirer le cinéma et la culture s'il est accompagné. Je vois beaucoup des cinéastes sénégalais talentueux, mais qui passent leur vie à faire des films d'auteur, je ne le leur reproche pas, mais je trouve que pour l'essentiel, c'est du temps perdu. Ils devraient s'approcher des maisons de production, essayer de mettre en place des collaborations pour apporter de la valeur ajoutée qui fera que ces films auront un niveau international. On a aujourd'hui des films populaires, mais pour qu'ils soient de qualité, il faut que les gens qui ont reçu une certaine formation, une certaine expérience participent à cela.

PROPOS RECUEILLIS PAR FATOU KINÉ SENE

CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE "L'AÎNÉ DES ANCIENS" **Sembène Ousmane,** **prophète partout en Afrique**

"L'aîné des anciens" : c'est une formule bien connue en Afrique pour désigner un pionnier du cinéma que le continent et le monde même, dans une certaine mesure, envient au Sénégal. Sembène Ousmane, dont on célèbre cette année le centenaire de la naissance – il a vu le jour le 1^{er} janvier 1923 –, compte parmi les précurseurs du septième art sénégalais et africain. Une référence solide.



Ousmane SEMBÈNE

Cette formule pleine de sens lui confère un statut d'icône et donne la mesure du talent d'un cinéaste dont le succès des films a tendance à faire oublier aux plus jeunes surtout la force de l'œuvre littéraire, car pour être un réalisateur et un scénariste de génie, Sembène Ousmane a d'abord été un écrivain majeur. Un auteur réputé, qui a publié des romans devenus des classiques de la littérature africaine.

La dernière édition du festival « Ecrans noirs » de Yaoundé (14-21 octobre) se devait de revenir sur un parcours si inspirant. L'hommage que les organisateurs ont réservé à Sembène Ousmane, décédé le 9 juin 2007 à Dakar, a été un moment phare de cette manifestation. C'était un devoir de mémoire.

Né dans une famille pauvre, il a dû abandonner très tôt

l'école. Il a rejoint les rangs de l'armée française pendant la Seconde Guerre mondiale et a travaillé comme docker à Marseille (France), avant de s'engager dans le combat pour l'indépendance de son pays. Une cause sacrée.

Le parcours de Sembène Ousmane, remarquable par sa dimension romantique notamment, n'est pas sans raison dans l'orientation de ce militant communiste conduit à se passionner pour le cinéma pendant ces années-là.

Sembène Ousmane percevait dans le septième art un rôle avant-gardiste, celui d'éducation des masses populaires, à une époque charnière où le continent africain était appelé à faire avec des bouleversements majeurs liés au destin des jeunes Etats africains en construction.



Ousmane SEMBÈNE

Toute sa carrière durant, « l'aîné des anciens » va mettre son engagement militant au profit de son art, se traduisant par des films dont la force réside dans l'indépendance de ton, le refus des convenances et des compromissions, une parfaite maîtrise de la satire sociale et politique, comme si l'une ne pouvait en Afrique aller sans l'autre.

Au total, le cinéaste sénégalais était resté sans complaisance quand il a fallu pointer les tares et les plaies de l'Afrique. Comme on témoigne son dernier film, *Moolaadé*, portant sur la dénonciation de la pratique de l'ex-cision.

Sembène Ousmane, le cinéaste de “ la fraternité et de la concorde ”

Le parti pris très souvent critique du cinéaste n'est pas sans pédagogie, à y voir de plus près, mais il n'a pas été toujours apprécié comme tel, même s'il se comprend mieux avec le temps et le recul, comme inhérent à un cinéma visionnaire qui alerte en faisant mal là où il faut.

« Sembène Ousmane est l'une des prestigieuses icônes de la plume et du cinéma. Patiemment, il a escaladé les voies escarpées du succès. Progressivement, il a gravi les pentes sinueuses de la gloire, avec une bibliographie et une filmographie impressionnantes et foisonnantes », constate Pierre Ismaël Bidoung Kpwatt, le ministre camerounais des Arts et de la Culture. Cet officiel venu présider la cérémonie d'hommage du festival de Yaoundé au maître sénégalais note d'abord que les œuvres de Sembène Ousmane, « originales et saisissantes de singularité », sont axées sur l'amour et la tolérance, en même temps qu'elles « décrivent la géographie de la fraternité et de la concorde ».

Il a d'abord commencé par des films centrés sur des préoccupations sociales et politiques, dont *Borom Sarret* (Le Charretier), son premier court

métrage sorti en 1963. Il y a eu ensuite *Niayes* (1964), primé au festival de court métrage de Tours (France) et au festival international du film de Locarno, en Suisse.

Les longs métrages viendront après, avec *La noire de...* (1966), qui traite de l'histoire d'une jeune Sénégalaise qui quitte son pays et sa famille pour travailler comme domestique auprès d'un couple français dans l'Hexagone.

Ces films correspondent à une période de « bouillonnement » intellectuel, dans un contexte de décolonisation en Afrique, rappelle Ardiouma Soma, consultant en cinéma et audiovisuel et ancien délégué (2014-2020) du Fespaco, le Festival international du cinéma et de la télévision de Ouagadougou.

À cette époque, « il y avait des pays africains qui n'avaient pas acquis leur indépendance politique », et parmi ceux qui avaient accédé à la souveraineté, « il y avait cette volonté des intellectuels de participer à l'émancipation et à la conscientisation des peuples africains, pour une véritable prise en charge de leur développement », explique ce consultant.

Le pionnier sénégalais a par exemple « fait partie des membres fondateurs du Fespaco parce qu'il était là dès la première édition, la première quinzaine du cinéma africain, qui est devenue plus tard le Fespaco. Il était avec d'autres cinéastes africains pour lancer cet espace où on montre le cinéma africain aux spectateurs africains. Et ça s'est tellement bien passé la première fois qu'ils ont répété [cette initiative], et puis, en 1972, ça a été institutionnalisé pour devenir le Fespaco », rappelle Ardiouma Soma.

Il relève que tout est parti de la volonté du Burkina Faso, Haute-Volta à l'époque, de nationaliser la distribution et l'exploitation cinéma-





tographiques. Les autorités de ce pays avaient « décidé de fermer les robinets à l'époque. Et c'est là que Sembène Ousmane a pris les devants et a mobilisé les cinéastes. Ils ont fait un voyage à Ouagadougou pour offrir leurs films au Burkina Faso, pour que les salles continuent de fonctionner. »

« Un baobab de la culture africaine, avec tout le symbole qui va avec »

« Le Burkina Faso n'avait pas de film à l'époque, en 1969. Les seuls films dont nous disposions, c'étaient les reportages à la télé et puis les reportages à la direction du journal national, qui s'appelaient à l'époque Carrefour africain [...] Néanmoins, tout le monde a adhéré à l'idée de faire en sorte que les films africains soient vus par les Africains, à commencer par le chef de l'Etat [du Burkina Faso à l'époque], le président Sangoulé Lamizana, qui était très heureux de l'initiative », souligne Alimata Salambéré.

Cette ancienne ministre de la Culture du Burkina Faso rappelle que Sembène « était disposé à faire don de ses films pour qu'on franchisse cette première étape qui va permettre aux cinéastes africains de montrer leurs films à leur public, qui était la cible dès le départ ». « Et c'est comme ça que le Fespaco est né avec une douzaine de films, dont des films de Sembène Ousmane, de Paulin Soumanou Vieyra, de Timité Bassory, de Sébastien Kamba et d'autres cinéastes. »

Et Alimata Salambéré d'insister : « Ousmane Sembène, c'est un monument du cinéma, un monument pour la culture africaine. Ousmane Sembène, on le dit tout le temps, c'est un baobab. Et ça devient de plus en plus banal mais c'est la ré-

alité. Si on voit ce que symbolise le baobab dans nos pays, Ousmane Sembène, c'est un baobab, un baobab de la culture africaine. »

C'est dire la place qu'occupe le cinéaste sénégalais au panthéon du septième art en Afrique. Cela fait de Sembène un modèle et une source d'inspiration pour les plus jeunes, qui sont de plus en plus nombreux à s'identifier à lui.

Moïfo Takou, jeune doctorant à l'université de Douala (Cameroun), réalisateur et cinéaste, affirme que l'histoire et les œuvres de Sembène Ousmane ont nourri sa passion pour le cinéma.

Il soutient, dans un entretien accordé au magazine Vitrine, que le travail du cinéaste sénégalais peut être mis en balance avec l'héritage colonial, par exemple.

Par conséquent, Moïfo Takou, également écrivain et poète, considère que « le cinéma d'aujourd'hui doit porter une identité, ça doit porter un rayonnement pour l'Afrique, valoriser l'Africain et le positionner comme un géant par rapport au monde ».

C'est ce point de vue qui fonde, dit-il, son admiration pour Sembène Ousmane. Dans ses propres œuvres, il a « tendance à vouloir copier cela et à raconter l'Afrique et notre histoire », analyse le jeune réalisateur et cinéaste.

Un film sur Samory Touré qu'il n'a pas pu faire, « le plus grand regret de Sembène Ousmane »

Banderas Kouam, réalisateur, acteur et jeune producteur, va plus loin dans le rapport du défunt cinéaste et romancier sénégalais à la reconnaissance du cinéma africain. Il souligne l'engagement et le service

rendu par Sembène Ousmane aux peuples africains.

« En tant que jeune réalisateur, j'aurais même aimé qu'on m'appelle le Sembène camerounais », confie le jeune réalisateur camerounais, insistant sur les thématiques développées par « L'aîné des anciens », lesquelles portent généralement sur les questions de développement et le destin du continent africain.

Il dit avoir été inspiré par Borom Sarret, l'un des premiers films du doyen sénégalais, dans lequel ce dernier « démontre, par A+B, qu'il n'y a pas de plus riche ou plus pauvre dans la vie ».

« On doit s'entraider, se serrer les coudes et s'aimer les uns les autres », plaide-t-il en évoquant l'exigence de solidarité comme un aspect central de la démarche artistique de son idole.

Banderas Kouam conclut : « Sembène continue de m'inspirer à partir du moment où son œuvre doit traverser le temps. »

En tout, « l'aîné des anciens » a réalisé une quinzaine de films et publié une dizaine de livres. Mais « son plus grand regret est celui de n'avoir pas pu réaliser le film de ses rêves, le film sur Samory Touré, le résistant africain, faute de financement », a révélé Alimata Salambéré, déplorant le fait que le cinéaste n'ait pas pu obtenir les moyens qu'il espérait des chefs d'Etat africains pour mener à bien ce projet. « Pour lui, aller chercher l'argent ailleurs pour faire un tel film sur Samory Touré, cela était proprement inconcevable dans son esprit panafricaniste. »

Aussi l'ancienne ministre de la Culture burkinabè appelle-t-elle à une « conjugaison des efforts de tous les chefs d'Etat africains et de tous les acteurs de développement », pour accompagner le cinéma africain. Parce que, dit-elle, le cinéma « est un facteur de développement sûr ».

PAR DAOUA BA,
ENVOYÉ SPÉCIAL À YAOUNDÉ

ECLAIRAGE

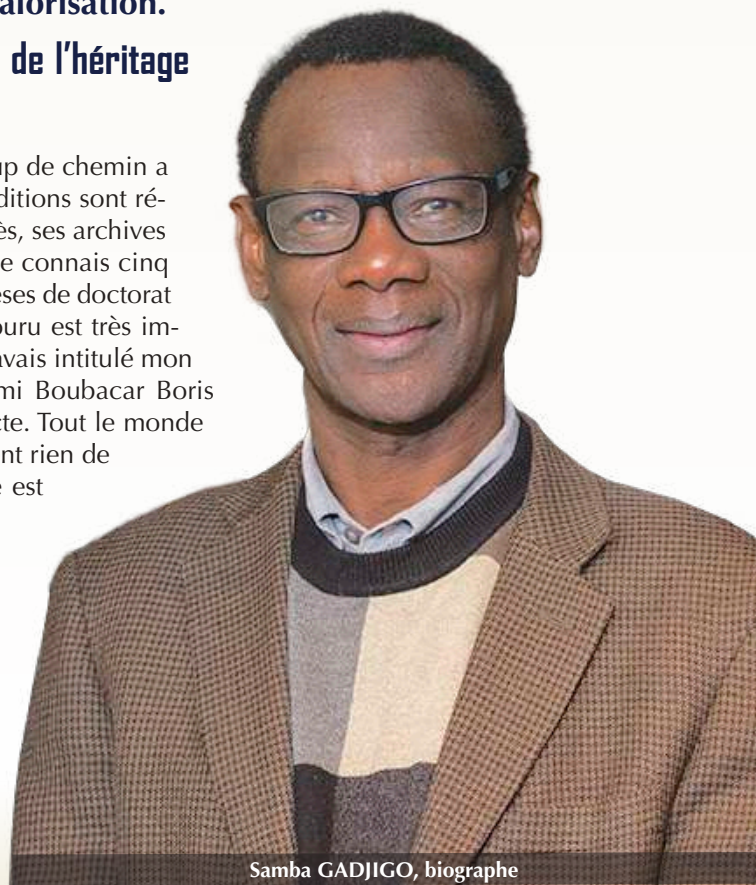
Samba Gadjigo, biographe

“ Sembène est aujourd’hui un nom familier, mais il faut maintenant aller au-delà de la légende ”

Samba Gadjigo, enseignant-chercheur à Mount Holyoke College, aux Etats-Unis, est le biographe de Sembène Ousmane. Il est l’auteur de “Ousmane Sembene, une conscience africaine : Genèse d’un destin hors du commun”, paru chez Homnisphères en 2007, puis réédité en 2013 chez Présence Africaine. Gadjigo est aussi, avec Jason Silverman, l’auteur du documentaire Sembene ! sorti en 2015. Très attaché à la préservation du patrimoine et de l’héritage du cinéaste sénégalais, il fait le point, dans cet entretien, sur ce travail de sauvegarde et de valorisation.

Où en est-on dans la connaissance du travail et de l’héritage de Sembène Ousmane ?

Je dirais que nous avons fait beaucoup de progrès. Beaucoup de chemin a été parcouru, mais il reste beaucoup à faire. Toutes les conditions sont réunies pour avancer dans la mesure où 16 ans après son décès, ses archives sont disponibles, ses films sont en train d’être restaurés. Et je connais cinq étudiants à travers le monde qui sont en train de faire des thèses de doctorat sur Sembène. Donc je pense que le chemin qu’on a parcouru est très important. Quand je commençais mon travail, il y a 20 ans, j’avais intitulé mon projet “Ousmane Sembène, un illustre inconnu”. Mon ami Boubacar Boris Diop, l’écrivain, m’a dit que l’expression est belle et correcte. Tout le monde parlait de Sembène mais personne ne connaissait absolument rien de Sembène. Aujourd’hui, on ne peut plus dire que Sembène est un illustre inconnu. Pour faire un bilan, nous sommes partis de Sembène qui n’était pas du tout connu au Sénégal – il pouvait marcher dans les rues sans sa pipe, personne ne le reconnaissait – mais aujourd’hui, à travers son travail, ses films, ses romans, les institutions qu’il a aidées à fonder – Fédération panafricaine des cinéastes (Fepaci), le Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou (Fespaco) – Sembène est devenu ce qu’on appelle en anglais “a household name” (nom connu). Mais il y a beaucoup à faire. Il faut maintenant aller au-delà de la légende pour voir le véritable Sembène.



Samba GADJIGO, biographe

Quelles sont les pistes pour aller au-delà de la légende et mieux le connaître ?

Il y a la correspondance de Sembène. Moi, j'ai retrouvé des lettres qu'il a écrites à son oncle maternel à la Médina, Matar Ndiaye, quand il était à Marseille. Déjà, il avait un projet très clair. Mais il faut avoir lu ces lettres pour avoir une idée de ce projet. Maintenant, les jeunes chercheurs, quand ils iront à Indiana ou quand les archives arriveront au Sénégal, auront accès à cela. Je dois avouer que dans mon écriture de la biographie de Sembène, à cause de ma culture et de mon éducation, il y a beaucoup de choses que j'ai mises de côté. Mais les jeunes d'aujourd'hui n'ont pas forcément cette pudeur. Il y a un minéral qui est très riche. Je crois qu'il faut juste aiguillonner les jeunes chercheurs vers Indiana, plus tard vers les Archives nationales – peut-être vers l'UGB de Saint-Louis – pour qu'on puisse aller vers une véritable connaissance de Sembène, au-delà de la légende. Les conditions sont réunies, les archives sont là, les films sont disponibles.

L'exploitation des archives des œuvres de Sembène et leur diffusion peuvent aussi aider à cela...

Ah oui ! J'ai fait la biographie de Sembène, mais je suis très conscient des limites de ce travail. Il a fallu aller à Ziguinchor, à Marseille. Je comptais sur des témoignages oraux d'individus qui ont aujourd'hui disparu. Mais peut-être qu'un jeune chercheur peut partir de cette biographie, mais aller aussi vers les archives pour avoir une image beaucoup plus complète. Je ne dis pas parfaite, elle ne sera jamais parfaite, mais pour combler les trous et le vide que j'ai certainement laissés. Ces trous-là, les jeunes chercheurs n'ont plus l'excuse pour ne pas aller chercher à les combler. Il suffit juste qu'ils soient orientés vers les bonnes sources. Ces sources-là sont écrites, sans négliger le fait que dans le contexte de l'Afrique, les sources orales sont encore assez importantes. Il ne faut pas les jeter, elles peuvent servir d'appoint.

Un mot sur le projet "Sembene Across Africa" qui est un programme de vulgarisation des films de Sembène. Vous en êtes à l'origine. Où en est-on ? Comment ça évolue ?

"Sembene Across Africa" n'est que le maillon d'un programme beaucoup plus large que nous appelons "Sembene Project", qui comprend la réalisation du film documentaire (Sembene !) déjà fait, la restauration



Ousmane SEMBÈNE et Samba GADJIGO

des films de Sembène grâce au World Cinema Foundation et le Criterium et "Sembene Across Africa" initié en 2017. Cette année-là, nous avons couvert 41 pays du continent et de la diaspora, on a atteint plus de 800 mille spectateurs avec le documentaire et le film Le mandat de Sembène. Ce qui veut dire que nous avons permis aux jeunes générations de découvrir Sembène à travers le documentaire et de découvrir son travail à travers ses propres films. Nous en sommes à la cinquième édition. Malheureusement à cause de la pandémie du Covid, nous avons eu un coup d'arrêt, mais on n'a pas croisé les bras, on l'a fait en ligne. Nous avons atteint moins de monde mais chaque année, nous faisons un petit pas en avant. Et avec le centenaire [de la naissance de Sembène, le 8 janvier 1923], j'ai eu une réunion avec le ministre de la Culture et nous allons continuer avec la dimension panafricaine du projet. En ce moment, les gens sont en train de faire des choses au Sénégal. Nous voulons couvrir tous les départements du pays, dans les centres culturels et lycées, et puis aller au niveau sous-régional (Mali, Mauritanie...). Nous avons déjà les termes de référence, le budget. Nous voulons une contribution du ministère de la Culture. Nous faisons aussi notre levée de fonds aux Etats-Unis et nous comptons sur un financement de Ford Foundation. Donc c'est un travail qui est toujours en chantier. Chaque année, nous faisons un petit pas, mais ça doit être un travail collectif. Ce n'est pas le Sembène de Samba Gadjigo, c'est le Sembène de tout le monde. Entre 2007, l'année du décès de Sembène, et aujourd'hui, il y a une meilleure connaissance du cinéaste. Il y a une meilleure diffusion de ses films. Aujourd'hui, il n'y a pas une seule université aux Etats-Unis où les gens ne projettent pas les films de Sembène : African Studies, Francophone Studies, Woman Studies, Gender Studies... Nous y allons petit à petit. Nous y allons avec notre rêve, notre vision.

PROPOS RECUEILLIS PAR ABOUBACAR
DEMBA CISSOKHO

DÉMARRAGE DE LA DOUZIÈME ÉDITION DU FESNAC À FATICK

HOMMAGE COLORÉ DU MONDE

DE LA CULTURE À MACKY SALL

La communauté artistique a rendu un joli hommage au président de la République, « Premier protecteur des Arts et des Lettres », lundi 8 janvier 2024, à l'ouverture de la douzième édition du Fesnac, le Festival national des arts et cultures.

En rapport avec le thème général du festival, « Macky, les arts et le patrimoine », de nombreuses prestations d'artistes ont mis en exergue l'action du président Sall dans le secteur de la culture, du cinéma à l'audiovisuel, en passant par le livre, les cultures urbaines et les arts plastiques, domaines qui ont bénéficié d'importants financements publics depuis 2012. Dans une note consacrée au Fesnac 2024, le ministre de la Culture et du Patrimoine historique a relevé les « progrès notables [...] enregistrés durant le magistère du Président SALL en matière de prise en charge et de financement de la culture ». « Il s'agit, entre autres, de la mise en place d'infrastructures culturelles et de mécanismes de financement au profit des acteurs culturels et surtout de la création d'un environnement favorable à l'éclosion des talents et à la créativité ». « Parmi les infrastructures culturelles, note-t-il, on peut citer le musée des Civilisations noires, le mémorial bateau 'Le Joola' dont les travaux sont en cours de finalisation, le mémorial de Gorée » dont la pose de la première pierre a été effectuée le samedi 6 janvier 2024.

« Mélanges », une publication consacrée à Macky Sall

Selon Aliou Sow, l'intérêt accordé par le président de la République au secteur de la Culture « est également perceptible dans l'accompagnement des acteurs culturels, notamment par la mise en place du Fonds de promotion de l'industrie cinématographique et audiovisuelle (FOPICA) et du Fonds de développement des cultures urbaines et des industries créatives (FDCUIC) ». Outre les différentes prestations artistiques ayant marqué la cérémonie d'ouverture du Fesnac 2024, le président Sall a reçu des mains du professeur Abdoulaye Racine Senghor un ouvrage de 500 pages qui lui est consacré. Intitulée « Mélanges », cette publication est une compilation de 28 contributions d'intellectuels sénégalais, gambiens et autres nationalités, en reconnaissance de son apport à la culture et à la nation. « Ils [ces intellectuels] ont, dans la spontanéité, dit ce qu'ils ont vu et reconnu en Macky Sall », a déclaré le professeur Abdoulaye Racine Senghor, président du conseil d'administration du Musée des Civilisations noires, chargé de la présentation. Selon M. Senghor, ce livre a été réalisé sous la direction du secrétaire général du ministère de la Culture et du Patrimoine historique, Habib Léon Ndiaye, et du directeur général de l'École nationale des arts et métiers de la culture, Mamadou Diombéra. Ce livre « rassemble les contributions d'éminentes personnalités du Sénégal et d'ailleurs qui ont jeté un regard franc et sincère sur le parcours d'un homme qui a marqué



durablement son passage à la tête du Sénégal, a relevé le ministre de la Culture et du Patrimoine historique. Un tableau intitulé « Macky sur toile », signé de Kalidou Kassé a été aussi remis au chef de l'Etat. Il l'a reçu des mains de l'artiste lui-même, du général Mansour Seck, Mignane Diouf et Ndioro Ndiaye, des personnalités de la société civile.

Macky Sall symbolise la nation sénégalaise

« Chaque nuance de couleur et de pinceau [de ce tableau] converge vers une représentation symbolique des combats menés avec détermination par le président Macky Sall pour saluer son engagement pour le développement de l'Afrique », a commenté Kalidou Kassé.

Au nom des acteurs culturels, le comédien Pape Faye est largement revenu sur l'action du président Sall dans les différentes disciplines artistiques, un bilan qui selon lui mérite d'être célébré. « Il est heureux, Macky Sall, que vous soyez pulaar, mais il est heureux aussi que vous soyez sérère », a dit le comédien, selon qui le président de la République symbolise la nation sénégalaise.

Un « prix Macky Sall culture, paix, développement », nouvellement institué pour récompenser les collectivités africaines, a été décerné au département de Kédougou.

Ce prix a été créé en hommage au quatrième président de la République du Sénégal et en reconnaissance de « son œuvre immense pour le Sénégal et l'Afrique ». Doté à hauteur de quarante millions (40 000 000 F CFA), il récompense le programme de valorisation des trésors départementaux de cette partie du sud-est du Sénégal. Il a été décerné en même temps au Conseil régional des Hauts-Bas-sins du Burkina Faso, ex-aequo avec Kédougou, pour son programme sur le patrimoine vivant et les métiers d'art. Un spectacle « Son et Lumière » a égaillé la cérémonie d'ouverture, à travers plusieurs tableaux sur les cultures sérère, pulaar et lébou. Les troupes de gnaouas venus de Essaouira et de Salé, au Maroc, pays invité d'honneur de ce Fesnac 2024, ont également contribué à la grande ambiance de cette cérémonie d'ouverture, cerise sur le gâteau, en présence de la joueuse de guembri Hind Ennaira, célèbre musicienne et artiste gnaouie autodidacte. Un défilé des 14 régions participant aux compétitions du Fesnac a marqué le dernier acte de cette cérémonie clôturée en apothéose et sous les feux d'artifice, en présence d'un public nombreux et enthousiaste.

FATOU KINÉ SENE

HEROINE DU DERNIER LONG MÉTRAGE DE SEMBENE FATOUMATA COULIBALY, LE PERSONNAGE ET LE COMBAT

A soixante ans passés, Fatoumata Coulibaly garde cette capacité à se remettre dans la peau de Collé Ardo, personnage principal de *Moolaadé*, 20 ans après la sortie de ce film, le dernier du cinéaste sénégalais Sembène Ousmane, décédé le 9 juin 2007 à Dakar.



Fatoumata COULIBALY

Le personnage de « Collé Ardo », incarné par Fatoumata Coulibaly dans ce long métrage consacré à la problématique de l'excision, lui va comme moteur d'un conditionnement, jusqu'à symboliser le combat d'une vie.

Vêtue d'un boubou traditionnel de couleur beige, assorti d'un foulard noué autour de la tête, Fatoumata Coulibaly, de nationalité malienne, attire l'attention par ses boucles d'oreille qui scintillent. Difficile de ne pas la remarquer, même au milieu de la foule qui se presse à l'entrée de la cinémathèque flambant neuve de Rabat, la capitale du Maroc, où se tenaient les premières Rencontres cinématographiques africaines "Roots Rabat 2023" (12 au 16 mars). D'une démarche prudente, celle qui est surnommée FC, monte les marches menant au hall et à la salle de la cinémathèque marocaine où s'apprête à être projetées quatre minutes du film *Moolaadé*, en phase de restauration

dans cette structure de l'industrie cinématographique du Royaume chérifien.

Moolaadé, la consécration

Une fois dans la salle, la nostalgie et surtout l'émotion transparaissent sur son visage, lorsque les spectateurs, triés sur le volet, se sont mis à applaudir, pour saluer sa présence, autant que pour se féliciter de l'initiative marocaine de restauration de ce film culte du cinéaste sénégalais. Sans doute que dans un coin de la mémoire de FC, défilaient en même temps les images du 57^e Festival de Cannes de mai 2004. Elle ne pouvait surtout ne pas se souvenir de ce jour où elle avait arpenté, inconnue et presque inaperçue, le tapis rouge et les montées mythiques sur la Croisette, pour suivre la projection de **Moolaadé**, pour en ressortir subitement vedette et triomphante, sous le crépitemment des flashes des photographes et les lueurs des caméras.

Le film dont elle est l'actrice principale venait d'être consacré à l'applaudimètre, alors que son réalisateur avait décidé de se mettre en retrait ce jour-là pour permettre à son actrice fétiche d'attirer toute la lumière, de recevoir toutes les attentions.

« Ce jour-là, les spectateurs parmi lesquels Viviane Wade, épouse de l'ancien président Abdoulaye Wade, et leur fille Syndiély, se sont levés dans la salle pour applaudir pendant presque trois minutes. Et lorsque j'ai aperçu des larmes couler sur les joues de certains, je me suis alors dit que j'avais bien travaillé et réussi », raconte la journaliste, réalisatrice et comédienne malienne.

Une récompense bien méritée pour les sacrifices et les épreuves subies par FC sur les scènes de tournage du film auréolé à la fin du festival



Fatoumata COULIBALY et Ousmane SEMBENE (tournage Moolaadé)

de Cannes du prix "Un certain regard".

Elle dit souvent ressasser la séquence de la bastonnade incontournable dans le film, lorsque son mari a été obligé de la fouetter publiquement pour exorciser son refus de livrer quatre jeunes filles que la communauté voulait exciser.

« Lors du tournage, Sembène a donné le fouet à mon époux dans le film en me chuchotant à l'oreille +ça va faire mal, mais c'est le prix à payer si on veut faire un bon film+ », se remémore-t-elle, en signalant que Gimba, l'acteur incarnant le griot dans le film, avait supplié en vain le réalisateur d'être fouetté à sa place, quitte à faire les retouches nécessaires au moment du montage.

La seule concession que celui qu'elle appelait affectueusement papa Sembène était prêt à faire était de « mettre du carton sous ma camisole pour atténuer ma souffrance mais j'avais décliné car il fallait tout accepter pour réaliser un bon film ».

Le combat contre l'excision, comme une mission paternelle

Une résilience à la douleur que FC croit avoir acquis après avoir été excisée dans sa tendre enfance, une chose et d'autres qui ont démulti-

plié son envie d'incarner le personnage de Collé Ardo.

« C'est un personnage et en même temps un combat puisque les deux sont liés. J'ai été excisée contre la volonté de mon père, un ancien combattant qui a été contraint de céder face à la pression de la famille au sens large », rappelle-t-elle, ajoutant s'être à l'époque réfugiée dans l'innocence de l'enfance pour subir cette épreuve. Il lui reste malgré tout comme petit réconfort ces paroles presque prémonitoires de son père : « Ma fille, lui dit-elle impuissant, je n'y peux rien, c'est la tradition, mais tu verras dans quelques années cette pratique sera abandonnée ».

Comme si son géniteur lui avait confié, par ces mots, la mission de contribuer au combat contre l'excision.

« J'ai compris ce que mon papa voulait me faire comprendre, plus tard, lorsque que j'ai commencé à voir des petites mourir des suites d'hémorragies causées par l'excision », fait savoir FC qui, après avoir intégré la Radio nationale malienne, a commencé à faire des reportages pour conscientiser les communautés sur les dangers de l'excision, alors qu'il était encore tabou d'aborder si frontalement ce sujet à la radio comme à la télévi-

sion.

« J'ai commencé à faire des reportages. Je me souviens de celui au cours duquel j'ai recueilli les avis de marabouts et prêtres catholiques qui m'ont dit que la recommandation de cette pratique n'existait ni dans le Coran ni dans la Bible. Ce reportage n'a été diffusé qu'une fois à la télévision avant d'être censuré », confie-t-elle.

Commence alors pour elle la réflexion sur la nécessité de trouver d'autres formes d'engagement pour faire bouger les choses. Aussi, le choix porté sur elle par Sembène pour incarner l'actrice principale d'un film traitant du thème des mutilations génitales était du « *pain béni* ».

« J'avais commencé depuis un bon moment à mener ce combat contre l'excision. Le fait que Sembène me choisisse comme actrice principale de son film ne pouvait que me ravir. Je sais dire non ! je suis une tête brûlée. Lorsque je ne veux pas, je ne veux pas, et pour la cause de la nouvelle génération j'étais prête à me battre », déclare celle qui se défend d'être féministe, se présentant simplement comme une « *militante de la famille* ».

« Le personnage et le combat se sont conjugués et ont donné une force au film. Je suis rentrée dans mon personnage parce que je me suis mise à la place d'une mère qui ne veut pas que ses enfants soient excisées, et j'étais à cette place déjà parce que je luttai contre l'excision après avoir vu dans une famille voisine une fille mourir de ses conséquences », explique la comédienne, surnommée « *la sorcière* » par sa grand-mère, en raison de son engagement contre cette pratique. Près de vingt ans après la sortie du film, il existe des femmes pour penser et surtout dire que Moolaadé a contribué à faire bouger les choses.



Film Moolaadé avec Fatoumata COULIBALY

FC donne l'exemple de la veuve d'un ancien responsable de la photographie à la Télévision malienne qui lui a fait cette réflexion.

Quelque chose de proprement gratifiant pour FC, d'autant qu'à Cannes, papa Sembène lui avait confié la promotion du film auprès des communautés, conscient, du reste, que ce long métrage risquait de ne pas passer à la télévision.

“ Fille d'Ousmane Sembène ”

« La cible, c'était davantage les communautés de base. On projetait en plein air et les gens posaient des questions. Il nous arrivait de travailler avec des ONG qui utilisaient le film dans le cadre de campagnes de sensibilisation », a rappelé l'ancienne employée de l'Office de la radiodiffusion télévision malienne (ORTM).

FC se souvient encore des insultes et autres réprimandes qu'elle recevait dans certains quartiers lors de campagnes itinérantes de projection, des situations difficiles contrebalancées par l'assurance que Moolaadé avait beaucoup contribué à la lutte contre l'excision.

« Il y a eu beaucoup d'évolutions au Mali et au Burkina où d'ailleurs a été adoptée après le film une loi pour légiférer. L'excision existe toujours mais a perdu en ampleur. Ces dernières années, de nombreux villages ont abandonné la pratique à travers des cérémonies de dépôt de couteaux », dit l'auteure de l'essai « *Paroles de femmes* », paru en 2019.

Que de chemin parcouru par la « fille d'Ousmane Sembène », restée fidèle à ses principes même après avoir été propulsée au-devant de la scène mondiale, à la faveur de la reconnaissance de la grande qualité de l'œuvre de « *l'Aîné des anciens* ».

Vingt ans après, les idées de la comédienne ont peut-être évolué mais n'ont pas beaucoup changé. Et lorsqu'on lui demande de faire le bilan de cet engagement, elle répond : « *Je m'appelle Fatoumata Coulibaly, tout le monde m'appelle FC. Je suis journaliste, réalisatrice, comédienne, chargée de production à la Télévision nationale du Mali, et je suis la fille adoptive d'Ousmane Sembène* ».

ABDOU KOGNE SALL

Distribution cinématographique

De nouvelles salles dakaroises ramènent la lumière

Une vingtaine d'années maintenant que plus aucune salle de cinéma n'était fonctionnelle à Dakar. Une éternité pour les cinéphiles. La mise en service de nouveaux complexes dotés de 15 écrans au total, entre 2017 et 2023, est la meilleure des nouvelles pour le secteur.

Dans le hall du cinéma « Pathé Dakar », un complexe de sept salles implantées à Mermoz, un quartier de la classe moyenne de la capitale sénégalaise, des enfants finissent de retrouver leurs émotions à la suite d'une séance de cinéma. Ils viennent de découvrir pour la première fois la magie du cinéma sur grand écran. Ils font partie de cette génération née après la fermeture des salles de cinéma dakaroises, dont les bâtiments, par un curieux effet de mode, ont été cédés tour à tour, puis transformés en centres commerciaux ou en temples évangéliques. Comme si les sorties en cinéma étaient passées de mode.

Les cinéphiles en herbe viennent d'assister à la projection de *Miraculous World*, un film d'animation très prisé des tout-petits.

« La séance était bonne, waouh, super !!! » s'exclame une petite fille, émerveillée, tout en discutant avec son grand frère Babacar. Ce dernier est plutôt un mordue de *Spider-Man : Across The Spider-Verse*. « Le meilleur film au cinéma, c'est celui-ci », pointe Babacar en désignant son film préféré, également à l'affiche.

« C'est parce que tu es un garçon, mais *Miraculous*, c'est top », rétorque la petite sœur au grand frère, dans un dialogue saisissant

qui donne toute sa force à la magie du cinéma.

Avec leur plus petite sœur, ces enfants domiciliés à Liberté 6, attendent tous les trois qu'on vienne les chercher. Le temps de se réveiller d'un merveilleux film et de retrouver leurs esprits, parce qu'ils n'en reviennent toujours pas d'avoir regardé leur film préféré sur grand écran, eux qui ne connaissaient du cinéma que ce qu'en montre la télévision.

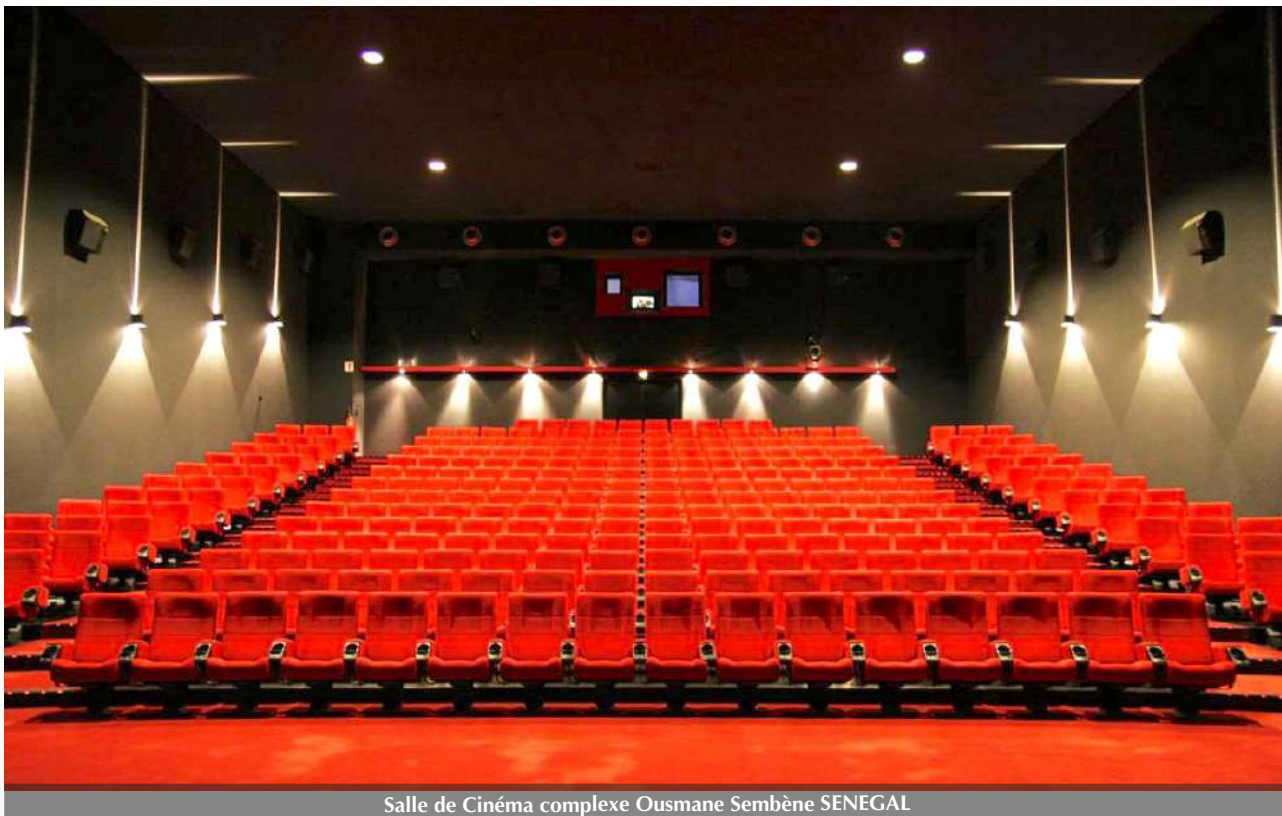
L'ouverture de nouvelles salles offre aux cinéphiles, jeunes ou vieux passionnés, l'opportunité d'apprécier volontiers des conditions optimales de son et d'image. Mais il y a aussi l'expérience incomparable des sorties cinéma, qui relèvent d'une démarche quasiment philosophique, par laquelle un film va toujours à la rencontre de son public en salle. Comme on irait trouver un monde inconnu, un univers nouveau, avec lequel dialoguer et interagir pour s'enrichir. C'est tout le sens des sorties en groupes, entre amis ou en amoureux. Des habitudes de connaisseurs qui font la culture du vrai cinéphile. Celle qui voit dans la programmation des films en salles l'un des signes distinctifs de la vitalité de ce secteur. L'opportunité de renouer avec les plaisirs des salles obscures incite également les plus

âgés des cinéphiles à partager leur expérience avec les plus jeunes, surtout habitués aux plateformes numériques de distribution.

Le « Pathé Dakar » a ouvert le 6 octobre 2022. La programmation de ce nouvel établissement s'attache à mettre en exergue de nouvelles affiches, films d'animation ou d'action, des blockbusters américains – films à gros budget appelés à un grand succès populaire –, à l'image du film *Indiana Jones et le cadran de la destinée*. Dans ce registre, il y a, par exemple, le dernier film de la saga *Mission impossible*, avec l'acteur américain Tom Cruise, dont la renommée n'est plus à faire.

Ce multiplexe construit sur 8.000 mètres carrés compte sept salles de cinéma pour un total de 1.400 fauteuils. Un établissement à la pointe de la technologie, avec des écrans dont la plus grande fait 21 mètres de base, contre 11 mètres pour le plus petit, avec une projection 100 % laser et un son Dolby Atmos, une technologie qui crée un dôme acoustique immersif améliorant l'expérience audio.

Après neuf mois d'exploitation, Moustapha Samb, son directeur, peine à cacher sa satisfaction. Son sourire est révélateur de son enthousiasme contagieux. Il dit être satisfait du niveau de fréquentation



Salle de Cinéma complexe Ousmane Sembène SENEGAL

de son établissement, après des années de sevrage des cinéphiles restés si longtemps sans salle de cinéma à Dakar.

« Le public est là, il a vraiment répondu présent et vient profiter des sept salles, des films et de l'espace, cela se passe très bien. On est très content. On n'est pas encore envahi, ni sur les objectifs définis au départ, mais cela montre que le public est là. Cela montre qu'en continuant à travailler, on va finalement atteindre nos objectifs », dit-il.

Un départ enthousiasmant après un si long sevrage. Un non-sens, une absurdité même pour amateurs et connaisseurs restés pendant plusieurs années dans une incompréhension totale de cet état de sinistre de la distribution et de l'exploitation cinématographique au Sénégal.

« C'était très compliqué au début, parce que pour toute l'équipe, gérer un cinéma, c'était nouveau. Il a fallu qu'agents comme professionnels et animateurs travaillent ensemble pour être à un niveau satisfaisant », reconnaît tout de même Moustapha Samb.

« On a un public assez large », ajoute-t-il en parlant de la programmation de la salle « Pathé Dakar », une offre diversifiée, des blockbusters américains aux films d'animation pour enfants, sans compter des films africains. Une équipe de 34 permanents, en majorité des jeunes, a été mise en place pour l'animation de ce multiplexe de sept écrans dont l'ambition est de contribuer à diversi-

fier l'offre en matière de distribution cinématographique.

« Une immersion totale »

Les blockbusters américains dominent en termes d'entrée, informe Moustapha Samb. Cela prouve, à ses yeux, le côté branché du cinéophile dakarois, très au fait de l'actualité cinématographique dans le monde.

« J'ai été surpris par l'appétence des Sénégalais pour les films d'horreur, qui fonctionnent très bien. Et les films pour enfants, qui viennent en masse », ajoute le directeur de « Pathé Dakar ».

Mais lorsqu'on lui demande quel est le film qui lui a valu le plus de satisfaction, il répond sans hésiter : **Black Panther : Wakanda Forever**, un film qui raconte l'histoire d'un duel fratricide autour du pouvoir en Afrique, dans un royaume imaginaire riche en uranium.

Ce film a dépassé les 20.000 entrées en deux mois de projection dans cette seule salle. « **Black Panther** était le film à voir, pratiquement tout Dakar a vu ce film. Les gens sont venus en masse [pour le suivre dans les salles obscures], il y a aussi **Avatar**, qui était attendu. Barbie aussi a fait beaucoup d'entrées », détaille Moustapha Samb, qui voit dans le cinéma « un vecteur important » pour générer des recettes devant permettre de développer une industrie cinématographique. Les mêmes films ou presque sont en tête d'affiche à « CanalOlympia Téranga », une salle

de 300 places ouverte depuis 2017 au centre-ville de Dakar, près du Grand Théâtre.

Barbie, un film basé sur la gamme de poupées du même nom, première production en prise de vues réelles issue de l'univers de la poupée, a bénéficié d'un plébiscite du public de cette salle, selon Khadidia Djigo, manager et point focal de « CanalOlympia » pour la zone anglophone en Afrique.

Mais, ajoute-t-elle, **Black Panther : Wakanda Forever et The Woman King** - ce dernier film retrace l'histoire d'une unité de guerrières qui protégèrent le royaume du Dahomey au 19e siècle en Afrique de l'Ouest, « furent nos deux plus grandes satisfactions en 2022, aussi bien en termes d'entrées, plusieurs milliers, que de symboles, avec deux héroïnes noires à l'écran, de générations et d'époques différentes qui inspirent un public conquis et qui en redemande ».

« CanalOlympia » n'est pas peu fier de sa contribution à la relance du cinéma en salle, « un terreau favorable, dont profitent de nouveaux acteurs », souligne-t-elle en vantant la qualité des infrastructures de sa structure. Cette dernière, dotée d'écrans de 14 mètres, propose des projections en 3D et du son 7.2, pour « une immersion totale » qui fait le bonheur des cinéphiles dakarois.

Khadidia Djigo se veut formelle et n'a pas le moindre doute sur le fait que Dakar a renoué avec la fièvre du grand écran, au regard du taux de fréquentation des salles – elle parle de « 11 % de taux de remplissage en 2023 », mais aussi de la programmation, qui intéresse toutes les catégories : films d'animation pour jeunes, films d'action, films d'horreur, romances et thrillers.

« Bientôt six ans que nous sommes investis de notre mission au

Sénégal, et le public nous le rend très bien en prenant régulièrement d'assaut notre salle, spécialement lors de la sortie de blockbusters. Nous avons le bonheur d'accueillir désormais des familles entières, grâce à la grande variété des activités proposées sur notre site et adaptées à tous les âges », note la manager de « CanalOlympia », ajoutant : « Chaque nouvelle sortie, les vendredis, est un rendez-vous pris d'avance avec notre public. »

Mme Djigo table sur une fin d'année en apothéose, avec la sortie annoncée d'autres surprises, dont la sortie prochaine de Wish : Asha et la bonne étoile, le dernier film d'animation des studios Disney, et Aquaman 2, la suite du film Aquaman et le royaume perdu, promesse d'une « aventure épique et étonnante ».

Au « Seanema », complexe de trois salles de cinéma de 810 places ouvert en novembre 2022 au centre commercial du Sea Plaza, sur la corniche ouest dakaroise, la projection de Black Panther : Wakanda Forever 2 s'est traduite par un taux d'occupation de 70 % par séance en trois jours.

Le complexe cinématographique Sembène-Ousmane, ouvert en 2018, n'est pas en reste avec ses trois salles, qui portent toutes des noms emblématiques, à savoir Djibril Diop Mambety (348 places), Safi Faye (108 places) et Soukeyna Saleh, du nom de la regrettée fille du promoteur (50 places). Ici, les blockbusters américains caracolent en tête.

« Nous sommes friands de films africains »

Les romantiques, très attachés à la nécessité pour le cinéma de garder son caractère populaire, symbole d'humanisme, peuvent trouver leur compte dans la rénovation cinéma

« Médina », de la rue 13, dans la commune du même nom, grâce au groupe Image et Vie.

Un retour à la normalité que salue volontiers le cinéaste et cinéphile Pape Badara Seck, un habitant de la Médina, qui retrouve le plaisir de marcher dans les artères de son quartier pour aller suivre un film dans une salle.

Avec l'arrivée de ces nouvelles salles proposant 15 écrans disséminés entre le Plateau (centre-ville) et ses environs, « c'est une belle opportunité de voir des œuvres du cinéma sur un grand écran », se réjouit-il.

Pape Badara Seck a pu profiter, dans les nouvelles salles, « de grandes œuvres étrangères comme Le Grand Duel du réalisateur britannico-américain Ridley Scott et une grande œuvre africaine comme Félicité du Sénégalais Alain Gomis ».

« Ce qui m'a aussi plu, poursuit-il, ce sont les possibilités de projections dans nos salles de films sénégalais, voire africains et d'ailleurs, notamment Les trois Lascars du Burkinabè Boubacar Diallo et BlackKlansman du cinéaste africain-américain Spike Lee ».

M. Seck est d'avis que « les Sénégalais ont éprouvé beaucoup d'insatisfaction à ne plus voir des œuvres cinématographiques sur des grands écrans depuis la fermeture des salles dans les années 1990 ».

Mais il reste la problématique de la cherté des billets d'entrée dans certaines salles où le ticket est à 5.000 francs CFA par séance. « Une autre réduction est à faire pour les professionnels du cinéma sur les prix des billets », mais aussi pour le grand public en général, en raison de la morosité économique et de la paupérisation des ménages.

Un autre bémol. Il est lié à la faible présence à l'écran de films sénégalais, voire africains. Deux distributeurs, Pathé BC en France, et Les Films 26, à Dakar -, travaillent avec



Salle de Cinéma Canal Olympia - Dakar

les exploitants pour remédier à cette situation.

« Il y a une amélioration à faire dans ce domaine, vu l'absence de films d'auteur, de grands cinéastes d'Afrique », relève Pape Badara Seck.

« On ne peut pas aller chercher directement les films, il faut que l'on passe par les distributeurs, il y a vraiment très peu de distributeurs », constate le directeur d'exploitation de « Pathé Dakar ».

Moustapha Samb note toutefois que la collaboration avec des festivals permet de disposer de films africains. « Nous sommes friands de films africains, assure-t-il, on veut diffuser les films africains mais pour l'instant, on n'a pas de distributeur qui nous en livre. C'est très compliqué pour nous d'aller chercher directement les films sans que cela passe par un distributeur. L'idéal, c'est de construire une industrie et que tous les maillons soient au complet. »

Certaines des nouvelles salles – « CanalOlympia Téranga », « Pathé

Dakar », Cinéma « Médina » ou encore « Seanema » - proposent quelques films africains, à l'affiche où lors de séances spéciales.

Que le père soit ! du Sénégalais Clarence Delgado, *Twist à Bamako* du réalisateur français Robert Guédiguian, Banel et Adama de Ramata-Toulaye Sy, sélectionné pour la dernière édition du Festival de Cannes (France), ont pu ainsi être projetés à Dakar, de même que *Sira* de la réalisatrice burkinabè Apolline Traoré, Étalon d'argent en 2023 au FESPACO, le Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou.

« À ce jour, nous avons déjà diffusé plus d'une centaine de films africains dans l'ensemble des 18 salles de notre réseau 'CanalOlympia'. Ici, à Dakar, on a eu à l'écran *Ti-railleurs, Saloum, Marabout chéri, Éternel, Xale* et bientôt *Le mouton de Sada* », énumère Khadidia Djigo.

« Rien ne nous rendrait plus heureux que d'enrichir encore notre lineup de productions africaines.

Nous avons un public très averti et connecté au monde. Les cinéphiles sont assoiffés de blockbusters africains, à l'instar des productions hollywoodiennes », déclare la manager de « Canal Olympia ».

Elle préconise, pour terminer, une réforme visant une plus grande professionnalisation de l'industrie cinématographique sur le continent, une perspective qui, à ses yeux, « est déjà en marche ».

Il reste que si Dakar peut se targuer de 15 nouveaux écrans de cinéma, en plus de la salle de l'Institut français et du cinéma « Christa » de la Patte d'Oie, la banlieue dakaroise et les 13 autres régions du Sénégal continuent d'être sevrées de salles de cinéma.

Le programme « Une commune, une salle de cinéma » avait été annoncé par les autorités, mais il tarde à être concrétisé, au risque de contrarier l'animation du secteur et son nouvel élan.

FATOU KINÉ SENE



SURVIVANTS

Deux centaines se retrouvent à la remise des décorations aux derniers anciens combattants de la guerre de 14.

Le premier s'écrie :

- Marcel ! Je te croyais mort ! On m'avait dit qu'il n'y avait eu aucun survivant lors de cette terrible attaque allemande, et que grâce à ma blessure deux jours avant, j'étais le seul rescapé du bataillon. Comment as-tu fait ?

- Et bien, quand les boches ont donné l'assaut, à dix contre un, et qu'ils ont envahi la tranchée, le capitaine a crié : "Tous à la baïonnette" et moi j'ai compris : »A la camionnette".

MARI ET FEMME

Une femme appelle son mari et lui dit :

- Salut Chéri, ça va ?

- Ouais..

- Et le chat il va bien ?

- Non il est mort.

- Quoi ? Tu me dis ça comme ça ?... Mais, tu aurais pu mentir Je ne sais pas moi... me dire qu'il se promenait sur le bord du balcon et que... voilà, quoi. Bon, sinon et Maman, comment elle va ?

- Bien... Alors elle se promenait sur le bord du balcon...

TRENTE TROIS

Un homme, se promenant à côté de l'enceinte d'un Hôpital Psychiatrique entend plusieurs personnes dire :

- 33, 33, 33, 33, 33, 33, 33, ...

Intrigué, il colle l'oreille contre le mur et toujours :

- 33, 33, 33, 33, 33, 33, 33, ...

Il aperçoit un petit trou dans la palissade et décide de regarder ce qu'il se passe. Il s'approche et alors qu'il satisfait sa curiosité, un doigt se tend de l'autre côté et s'enfonce dans son œil.

Il recule précipitamment, fou de douleur et entend :

- 34, 34, 34, 34, 34, 34, 34, 34, ...

VITRINE

**Société nationale Agence de presse
sénégalaise**

Adresse :

Maison de la presse,
Rue 5 x Corniche ouest - Médina (Dakar)

Directeur Général :

Thierno Ahmadou Sy

Directeur de l'information et des contenus :

Amadou Samba Gaye

Coordonnateur :

Boubacar Kanté

Chef département actualités :

Ousmane Ibrahima Dia

Comité de rédaction :

Fatou Kiné Sène, Daouda Bâ, Aboubacar
Demba Cissokho, Abdou Kogne Sall, El Hadj
Soulyeymane Faye, Amadou Ba,
Ndèye Suzanne Sy, Mohamed Tidiane Ndiaye,
Serigne Mbaye Dramé

Photographes :

Dieylani Seydi, Aliou Sylla, Pape Demba Guèye

Montage - Infographie :

Marc Sylva

Commerciale :

Yaye Fatou Ndiaye

L'Agence de Développement Municipal (ADM) est créée en 1997, d'un partenariat entre l'Etat du Sénégal et l'Association des Maires du Sénégal (AMS), dans le contexte marqué particulièrement par l'avènement des Lois de Décentralisation de 1996, consacrant entre autres le transfert de nouvelles compétences aux collectivités territoriales.

Dans ses interventions, l'ADM couvre l'ensemble du territoire national. Elle s'illustre comme le partenaire privilégié des Collectivités territoriales, au regard des nombreux projets et programmes (PAC, PRECOL, PROGEPI 1 ET PROGEPI 2, PROFIT, PACASEN, PPCS, SERRP, COMSA) réalisés ou en cours de réalisation à leur profit.

Fidèle à sa mission, l'ADM a continué à apporter sa pierre à l'émergence des territoires, à travers la réalisation d'infrastructures socioéconomiques ainsi que la valorisation du capital humain, dans le sillage du Plan Sénégal Emergent (PSE) et de l'Acte III de la Décentralisation.

Le credo de l'ADM est de « Bâtir des territoires résilients, solidaires et porteurs de développement et de contribuer au renforcement de la décentralisation et du développement territorial au Sénégal. »





ASES

AGENCE SÉNÉGALAISE D'ÉTUDES SPATIALES

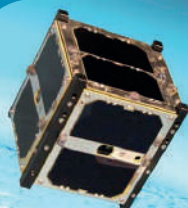
Meilleurs voeux

2024



PREMIÈRE DU FILM
**STAR CHASERS
OF SENEGAL**

21 MAR



L'ASES est l'instrument de conception et de mise en œuvre de la politique et de la stratégie nationale d'étude, de recherche, de formation, de promotion et de développement de l'activité spatiale.

Décret n° 2023-754